

LE POLONAIS:

Rue Sainte-Anne, n° 52, près le Palais-National.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue Sainte-Anne , n° 55, près le Palais-Royal.

LE
POLONAIS,

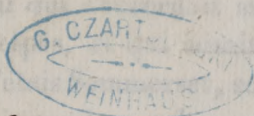
Traduit de l'Anglais de Miss Porter,

PAR ****.

TROISIÈME ÉDITION,

ORNÉE D'UNE GRAVURE.

TOME DEUXIÈME.



Paris,

LIBRAIRIE DE A. POUGIN,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

—
1836.

LE

POLONAIS

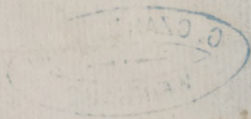
Extrait de l'Anglais de Miss Porter,

PAR ...

TROISIÈME ÉDITION

ORNE D'UN GRAVEUR

TOME DEUXIÈME



Paris

LIBRAIRIE DE A. POUGIN,

Quai des Augustins, n° 49.

1836.

LE POLONAIS.

XII.

Le comte s'éveilla le lendemain, entièrement occupé de la rencontre de la veille ; il regrettait de n'avoir pas été vu par son ami. Mais être aperçu par lui [dans l'état où il était réduit, lui aurait été si pénible ! Enfin il se reprochait un orgueil qui s'accordait si peu avec ses principes, et qui faisait tort à l'amitié. Si j'étais Sommerset, se disait-il, pourrais-je pardonner à mon ami une délicatesse aussi mal placée ? Lui pardonnerais-je de me cacher son arrivée dans le pays que j'habite, et ses infortunes ?

Ces réflexions le décidèrent à employer tous les moyens pour découvrir la demeure de Sommerset, afin de lui écrire : il sortit pour déjeuner, entra dans un café, et demanda au maître s'il connaissait M. Sommerset ; cet homme envoya chercher l'almanach des adresses, et trouva sir Robert Sommerset... *Grosvenor square ; Sommerset castle-Deerhurst castle.* Thadéus, enchanté, mais ne voulant pas paraître inopiné aux yeux de son ami, lui écrivit la lettre suivante.

Vendredi matin.

A **Pembroke Sommerset, Esq,**

Grosvenor square.

Mon cher Sommerset,

« Cette lettre vous surprendra ; mais vous causera-t-elle quelque plaisir ?

Je ne puis en former le doute, quoi-

que votre silence m'ait fait croire, depuis deux ans, que vous m'avez tout-à-fait oublié. J'étais décidé à ne jamais vous faire connaître mes infortunes ; mais mercredi dernier je vous vis entrer au théâtre de Drury-Lane ; et en vous voyant, tout mon ressentiment s'est évanoui. Pardonnez, mon cher ami, si je parle de ressentiment : il est si difficile d'apprendre à se soumettre avec résignation à l'idée d'être oublié de ceux qu'on aime !

Quoique j'eusse perdu dans un combat, peu de temps après votre départ, le porte-feuille où était votre adresse, je vous ai écrit plusieurs fois sans avoir reçu de réponse. Mais vous, Sommerset, vous saviez dans quelle partie de la Pologne vous aviez laissé Thadéus et sa famille. Ah ! votre silence avait sans doute quelque cause ; je l'espère, au moins. Mais ne pensons plus qu'au bonheur d'être réunis, et

qu'un mot de vous m'apprenne que vous avez reçu ma lettre.

Vous aurez sûrement appris par la voie publique la ruine de ma patrie : j'ai été enveloppé dans sa destruction. Ah ! mon ami , j'ai bien souffert ! Cependant , au milieu de mes peines , j'ai trouvé quelque consolation à celles qui étaient les plus cruelles à mon cœur ; et jugez ce qu'elles ont été , puisque je remercie le ciel tous les jours que mon respectable aïeul et ma mère bien-aimée aient été enlevés de ce monde plutôt que d'être réduits à des malheurs que je me plais à souffrir seul.

Tout est bien changé pour moi ! ce n'est plus dans le palais de Sobieski , c'est dans un misérable logement , dans l'asile de la pauvreté bienfaisante que Thadéus invite Sommerset à venir se jeter dans ses bras. Au nom de Sommerset , mon cœur a tressailli d'avance. Je vous attendrai demain toute la jour-

née : toute la journée.... c'est bien long!

Adieu.

Votre bien affectionné

THADÉUS CONSTANTIN SOBIESKI.

Mon adresse est chez mistress Rob-
son , près St.-Martin-Lane.

P. S. *Ne me demandez que sous le
nom de Constantin.* »

Ce fut avec la plus vive émotion que
Thadéus ferma sa lettre. Il la donna à
Nany pour la porter à la poste , en lui
disant de s'informer au bureau de
l'heure où il pourrait en recevoir la ré-
ponse. On lui dit qu'elle serait rendue
dans une heure, et que dans trois il
pourrait en avoir la réponse.

Les trois heures s'écoulèrent, et
point de réponse ; son impatience était
extrême, et se prolongea toujours en
vain jusqu'à minuit. Le lendemain se
passa de même dans les tourmens de

l'attente. Son cœur bondissait. A chaque pas qu'il entendait, il ouvrait sa porte, il écoutait. . . . ce n'était pas la voix de Sommerset ! Une seconde nuit arrive encore ! Le comte, livré à l'inquiétude et au doute, découragé, abattu, se couche et ne peut trouver le sommeil.

Tout être qui a connu le malheur conviendra que de tous les tourmens possibles, il n'en est pas de plus cruel que celui de l'incertitude ; c'est l'enfer dont Milton nous donne une si terrible description. Ainsi que dans ce séjour de douleur, l'ame est agitée entre le froid de la crainte et l'ardeur de l'espérance. Celui qui ne connut jamais le doute sur les sentimens d'un être chéri ne peut se former une idée de tout ce qu'il est possible de souffrir dans une situation aussi affreuse. C'est alors que nous succombons sous le poids des malheurs, que nous sommes frappés de cette vérité terrible : malgré la briè-

veté de la vie, il est peu d'amitiés qui l'accompagnent jusqu'à son terme.

Telles étaient les tristes réflexions de Sobieski lorsqu'il se leva, sans avoir pu un instant fermer la paupière. En vain il avait conservé une faible espérance jusqu'à la fin du jour, en supposant que sa lettre avait été retardée; mais Sommerset ne parut point. Cependant plutôt que de croire son ami capable de le traiter avec autant d'ingratitude et de cruauté, il se plaisait à trouver quelque excuse. Peut-être ma lettre a-t-elle été égarée!... Sommerset pouvait s'être absenté de Londres!... Enfin il se décida à écrire une seconde lettre, et à la remettre lui-même chez son ami.

Dimanche soir, St.-Martin-Lane, n. 5.

A. Pembroke Sommerset, Esq.

« Si celui qui, à Villanow, appela Thadéus Sobieski son ami a reçu la

lettre qu'il lui adressa vendredi dernier, ce billet éprouvera le même sort. Mais si Sommerset apprend dans ce moment, pour la première fois, que son ami est à Londres, dépouillé de tout ce qu'il possédait et dénué de tout, il s'empressera de venir le voir dans son humble retraite.

THADÉUS CONSTANTIN.

Thadéus ayant fermé sa lettre, prit la route de Grosvenor square. Dans l'obscurité, il fut dirigé vers la maison qu'il cherchait par les lampes brillantes de la porte et les lustres qui éclairaient l'appartement. Il hésite : ses yeux s'étaient fixés sur les croisées ; il voit près d'une fenêtre un homme âgé qui tenait un jeune enfant, bientôt il aperçoit Pembroke lui-même qui vient prendre l'enfant et le porte vers un groupe de dames.

Thadéus avait couru à la demeure de

Pembroke avec une émotion qui le fit frapper avec violence à la porte ; elle s'ouvre, plusieurs laquais se présentent. M. Pembroke Sommerset y est-il ? Oui, monsieur, repliqua le valet en se retirant pour le laisser passer. Je ne veux pas le voir dans ce moment, reprit le comte ; seulement donnez - lui cette lettre tout de suite, elle est importante. Vous pouvez y compter, monsieur, répliqua le valet, et Thadéus se retira.

Il retourna chez lui, l'esprit plus abattu que jamais. Il se livrait au souvenir du passé et aux tristes réflexions que faisait naître le présent, lorsque traversant *Piccadilli*, il aperçut un malheureux à demi courbé qui demandait la charité en mauvais français.

Frappé du son de la voix et de l'accent de cet homme, Thadéus s'approche et lui demande s'il est Polonais.

Père de miséricorde, s'écria le men-

diant en lui prenant la main ! suis-je assez heureux pour l'avoir rencontré ! et fondant en larmes, il se jette dans les bras du comte. — Est-ce vous, digne Buthou ? . . . dans quel moment nous rencontrons-nous ! . . . Mais venez chez moi. — Ah ! bien volontiers, monseigneur, car je n'ai point de retraite ; j'ai mendié ma nourriture de Harwich jusqu'ici, et j'ai passé ces deux dernières nuits dans les rues.

Ah ! mon pays, s'écria Thadéus ! — Il a reçu son coup de mort lorsque Sobieski et mon respectable maître sont tombés.

Ils marchèrent quelque temps dans un morne silence, et arrivèrent enfin chez mistress Robson avec beaucoup de peine ; car Thadéus avait été obligé de soutenir les pas chancelans du général.

Cette bonne femme était venu ouvrir la porte elle-même, et allait se retirer, lorsque Thadéus voyant avec

effroi que Buthou était prêt à s'évanouir, la pria de lui permettre de le faire asseoir chez elle, et le plaça sur un fauteuil auprès du feu.

C'est mon ami, l'ami de mon père, répétait Thadéus, effrayé de la pâleur du général : pour l'amour de Dieu, donnez-lui quelque chose qui rappelle ses forces ! Mistress Robson lui apporta un verre d'eau, n'ayant rien de plus dans sa maison. — C'est du vin qu'il lui faut ! n'en avez-vous pas ? il se meurt de besoin. — Non, monsieur ; mais je vais tâcher de m'en procurer : cours, Nany, va en emprunter chez mistress Wats, notre voisine.

Allez, dit Thadéus, apportez-en de l'auberge la plus plus proche, et il jeta sur la table une demi-guinée, la seule qui lui fût restée après avoir acquitté les frais des funérailles du petit William.

L'enfant fit la plus grande diligence,

et revint bientôt, apportant du vin. En ce moment, mistress Robson tenait le verre d'eau près des lèvres du général, qui venait de rouvrir les yeux, et dont les premiers regards s'étaient portés sur Thadéus avec l'expression de la douleur la plus déchirante. En vain il s'était efforcé de soulever sa tête, elle était aussitôt retombée sur le bras de son ami ; il n'avait pu qu'articuler avec peine : Je meurs de faim.

Pendant, après que Thadéus lui eut fait avaler un peu de vin, il parut se ranimer, il se souleva même sur son fauteuil, et avec le secours de la bonne Robson, le comte parvint à le faire monter dans sa chambre et à le mettre dans son lit, où bientôt le vin qu'il avait pris et sa grande faiblesse le plongèrent dans un sommeil profond.

Pendant qu'il reposait, Thadéus crut devoir instruire mistress Robson d'une

partie de l'histoire du général, pour justifier la précipitation avec laquelle il l'avait introduit chez elle. Le précis de son discours fut que le général Buthou avait été avec lui à l'armée; qu'après la ruine de son pays, de la malheureuse Pologne, il était venu pour le chercher en Angleterre, et que les infortunes qu'il avait éprouvées en route l'avaient réduit à l'état de misère où elle le voyait. Enfin.... j'ai rencontré un général polonais mendiant son pain dans les rues de Londres!.... Mais tant que je vivrai, il trouvera en moi un protecteur; c'est mon devoir. Je l'aime pour lui, je l'aime en mémoire de mon aïeul; et, ajouta-t-il avec véhémence, avant de quitter mon pays, j'ai donné ma parole à mon souverain de venir au secours de ce brave homme partout où je le rencontrerais. Nous ne nous séparerons plus. Voulez-vous lui donner un asile? poursuivit-il avec

la plus tendre émotion... Voulez-vous me permettre de le garder dans ma chambre ? J'y consens de tout mon cœur, reprit mistress Robson ; mais il occupe votre lit, et je n'en ai pas d'autre. — Laissez-moi ce soin, s'écria le comte. Vous êtes la meilleure des femmes ; cette permission fait mon bonheur.

Là-dessus il lui dit adieu, et retournant dans sa chambre, il passa la nuit auprès du feu.

XIII.

Les soins du comte et la bonne nourriture qu'il lui fit prendre procurèrent à Buthou une nuit tranquille. A son réveil, il sentit déjà que ses forces commençaient à revenir.

Thadéus éprouvait la plus douce satisfaction du rétablissement de son ami; il reposait ses regards avec délices sur ses traits respectables; il lui prodiguait les soins du fils le plus tendre, et ses paroles portaient à son cœur un charme singulier, quoiqu'en l'écoutant il fût privé de tant de souvenirs douloureux.

Enfin, un jour, ne pouvant résister à une secrète impatience : — Dites-moi, général, ce qui est arrivé à ma malheureuse patrie depuis que je l'ai quittée.

Toutes les calamités, s'écria ce brave homme, que la tyrannie peut inventer. Vous vous rappelez que lorsque vos blessures vous retenaient dans la citadelle de Varsovie, je vous quittai pour aller rejoindre le prince Poniatowski. J'appris en route qu'il avait été forcé de licencier son armée. Alors je dirigeai mes pas vers Sandomir, dans l'espoir de trouver Wawrzecki, qui y avait rassemblé le reste de nos fidèles amis. Mon espérance fut encore trompée; ils avaient été forcés de se séparer : la Pologne entière était livrée à ses destructeurs. Je vis Potocki, Kisinski et plusieurs autres amis de votre aïeul marcher au milieu des gardes qui les entouraient. Nous sommes envoyés à Pétersbourg, dit Potocki en me serrant la main; nous allons partager le sort de Kosciusko... et je perdis de vue pour jamais ces généreux défenseurs de la liberté.

De retour à Sendomir, je vis le bon Stanislas traverser la ville au milieu de ses oppresseurs, qui le gardaient comme un traître. Dès ce moment je résolus de m'éloigner. Je me rendis à Hambourg, d'où je m'embarquai pour Harwich : là, mes blessures et la fatigue m'ayant retenu quelque temps dans mon lit, je dépensai tout l'argent qui me restait. Réduit à mon dernier schelling, je mendiâi pour traîner jusqu'ici ma pénible existence. J'avais passé deux jours et deux nuits dans les rues, sans autres secours que ceux de la charité, lorsque je vous ai rencontré : je vous dois la vie. En prononçant ces mots, le général pressait la main de son ami avec reconnaissance ; mais trop faible pour supporter une si vive émotion, il tomba dans un profond assoupissement, et Thadéus demeura auprès de lui. Il était absorbé dans des souvenirs cruels que lui avait rappelés Buthou, lorsque

mistress Robson ouvrant doucement la porte, lui remit une lettre qu'un domestique avait laissée, en disant qu'il n'y avait pas de réponse.

Thadéus la prend avec vivacité. Déjà toutes ses tristes pensées s'évanouissent. Son ame est tout entière à l'espérance. Il regarde l'adresse; elle lui paraît être de la main de son ami. L'enveloppe est bientôt arrachée: elle contenait deux feuilles de papier; il les parcourt avec avidité... Mais que devient-il en voyant ses deux lettres, qui avaient été lues et qu'on lui renvoyait sans un mot de réponse! Un froid mortel se répand dans ce cœur, qui tout à l'heure palpait de joie; le fatal papier échappe de ses mains; il tombe anéanti dans son fauteuil, et ses yeux se ferment. On eût dit qu'il renonçait au monde... au monde et à l'ingratitude. Enfin, revenu à lui-même, il examine de nouveau l'adresse, et croit ne pouvoir douter

qu'elle est de la main de Sommerset.

Malheureux que je suis, s'écria Thadéus ! puis-je m'être adressé deux fois à un homme si méprisable ! Ah, Sommerset ! Sommerset ! fallait-il ajouter l'insulte à l'ingratitude pour m'éloigner de vous ! Grand Dieu ! avez-vous pu penser que, parce que je vous ai écrit deux fois, je vous poursuivrais sans cesse de mes sollicitations ! Malheureux Sommerset ! tu prêtes la bassesse de tes sentimens à un Sobieski ! ... C'est bien ainsi qu'on m'avait peint les hommes ; mais était-ce par vous que je devais connaître leur injustice ?

Il passa la nuit dans la plus cruelle agitation, sans qu'un instant de repos pût calmer l'agitation de son ame.

Le lendemain il descendit pour prier mistress Robson de donner ses soins à son ami jusqu'à son retour. La bonne femme lui demanda avec inquiétude de ses nouvelles : elle l'avait entendu mar-

cher une partie de la nuit. Ah ! monsieur dit-elle, je suis sûre que vous avez bien mal reposé ; vous vous tuez pour procurer du repos à ce vieux monsieur.

Thadéus la remerciant de l'intérêt qu'elle prenait à lui , l'assura qu'il était aussi bien qu'il pouvait être , et sortit, dirigeant ses pas vers *Newport-street*.

L'indignation que lui faisait éprouver la conduite de Pembroke, et le désir qu'il avait d'assurer la tranquillité de Buthou , que l'âge, les infirmités et les souffrances menaçaient d'une fin prochaine, le décidèrent à surmonter toute fausse délicatesse , et à essayer une seconde fois de se procurer les moyens de subvenir aux besoins du vieux général, sans qu'il pût soupçonner qu'il lui était à charge.

Il passa la porte du marchand d'estampes qui l'avait si mal reçu , et entrant dans la boutique voisine il présente ses dessins ; mais craignant un nouveau

refus, il s'empessa d'ajouter : ce sont des sites d'Allemagne. Je veux en avoir une guinée. — Sont-ils de vous, monsieur ? dit le marchand. — Oui : vous conviennent-ils ? — J'en suis très-content ; ils sont faits largement et d'un style nouveau qui peut réussir ; je vais vous donner le prix que vous en demandez.

Thadéus se réjouit d'autant plus de ce succès, qu'il n'en avait pas l'espérance. Comme il se retirait, le marchand le rappelle. Le comte se retourne, préparé à entendre quelques observations impertinentes ; car, ceux que l'infortune a réduits à un état au dessous de celui où leur naissance les avaient placés se croient toujours l'objet de l'attaque de tout ce qui les entoure ; ils voient le mépris dans tous les regards et l'insulte dans chaque mot ; la plus légère négligence blesse profondément leur orgueil. C'est ainsi qu'ajoutant à des maux réels l'opprobre d'humilia-

tions souvent imaginaires, le malheureux rend le fardeau de ses peines insupportable.

Des insultes répétées avaient donné au comte cette funeste susceptibilité, et il s'arma de hauteur pour entendre ce que le marchand voulait lui dire. — Je voulais vous demander, monsieur, si vous exercez cet art par profession. — Oui, monsieur. — Alors vous me feriez plaisir de m'en apporter six de ce genre chaque semaine. — Très volontiers, répondit Thadéus, enchanté d'avoir trouvé le moyen de pourvoir à la subsistance de son ami. — J'en voudrais une demi-douzaine pour lundi. Thadéus la promit, et s'en retourna chez lui bien plus content qu'il n'en était parti.

Il n'y a personne qui ne se rappelle le terrible hiver de 1794, où la terre fut ensevelie sous une couche épaisse de glace et de neige qui semblait éter-

nelle. C'est dans la plus grande rigueur du froid que le général Buthou était allé d'Harwich à Londres, mendiant sa nourriture, et passant les nuits couché sous les portiques des maisons. Tant de fatigues et de chagrins pendant un si pénible voyage avaient tellement affecté tous les organes de ce malheureux vieillard, qu'il fut attaqué d'un rhumatisme qui lui ôta l'usage de tous ses membres.

Le comte était uniquement occupé des soins que demandait le vieux général; en remplissant ce pieux devoir, sa santé s'était rétablie par degrés, et son esprit était devenu plus tranquille. Déjà son travail et l'économie le mettaient en état de payer son hôtesse, et de subvenir aux besoins du malade. Il passait toutes ses journées auprès de lui; lorsqu'il était éveillé, il lui faisait tout haut quelque lecture; et lorsqu'il dormait, il se remettait à ses dessins dont,

depuis quelque temps, on lui faisait de plus fortes demandes. De cette manière, il arriva au commencement de mars.

Un soir où les étoiles brillantes annonçaient le retour du printemps, il laissa le général aux soins de Nany, et prit la route de *Piccadilli*, pour faire un tour dans *Hyde-Parck*,

Entraîné par la beauté du ciel, et livré à des méditations profondes, il avait passé la barrière sans s'en apercevoir, lorsque des cris perçans, qui paraissaient partir de près des murs du parc, l'arrachèrent à ses réflexions. Il vole à l'endroit d'où la voix se faisait entendre, et voit une femme se débattant contre la violence d'un homme qui la maltraitait rudement.

Thadéus saisit l'homme au collet, le repousse avec force contre le mur, et s'approche de la femme; mais tandis qu'il lui donne des soins, le scélérat

revient sur lui, et lui allonge sur la tête un coup d'un énorme bâton ; Thadéus évite le coup, et aussi prompt que l'éclair fond sur lui et le désarme. Cependant, aux imprécations du malheureux et aux cris de la dame, la foule étant arrivée, le brigand prend la fuite, et laisse à Thadéus la liberté de rassurer la dame effrayée.

Aussitôt qu'elle fut en état de parler, elle remercia son libérateur, et le fit dans des termes qui indiquaient qu'elle n'était pas de la classe commune. Thadéus lui ayant demandé la permission de la conduire chez elle. — Je vous remercie, monsieur, répondit ladame, et j'accepte votre offre avec reconnaissance ; après le service que vous m'avez rendu, il faut que je vous apprenne par quel hasard je me trouve seule à cette heure, et dans un lieu si désert. Je n'ai d'autre excuse de cette imprudence que de n'en avoir pas encore éprouvé d'in-

convéniens. J'ai une amie dont le mari sert dans les gardes; souvent je vais prendre le thé avec elle, et quelquefois, quand je me trouve indisposée, je n'attends pas mes domestiques pour me retirer; c'est ce qui m'est arrivé ce soir; et j'ai à vous remercier, monsieur, de m'avoir délivrée d'un outrage que jusqu'ici je n'avais pas cru avoir à craindre.

Étant arrivés ainsi en causant à la place de *Grosvenor square*, la dame frappa à la porte d'une maison de fort belle apparence; lorsqu'on eût ouvert, le comte se retirait, mais la dame le retint.

Je ne veux pas perdre cette occasion de vous montrer, monsieur, que la personne que vous avez secourue n'était pas indigne de votre générosité; je vous prie d'entrer.

Thadéus, charmé de ses manières, accepta son invitation, et ils entrèrent

dans un salon où une jeune personne était occupée à travailler.

Miss Egerton, dit la dame, je vous présente monsieur, qui m'a délivrée des mains d'un scélérat; aidez-moi à lui témoigner ma reconnaissance.

Je le veux de tout mon cœur, reprit la jeune personne; mais milady sait si bien répondre aux bienfaits, qu'elle ne doit pas être embarrassée dans cette circonstance.

Thadéus s'assied, et avec un plaisir mêlé d'admiration, il fixe ses regards sur l'aimable femme qu'il avait délivrée; elle avait jeté son voile et son schâle; son maintien était plein de dignité, et sa physionomie offrait une expression de douceur et de mélancolie qui inspirait un désir irrésistible de la connaître davantage.

Milady l'engagea à quitter sa redingote, et le retint à souper; il y avait

quelque chose de si séduisant dans le langage de cette dame, qu'il ne put résister, quoiqu'il pensât que la richesse de son uniforme donnerait de lui une idée bien différente de sa situation présente.

Je vois, dit milady, que mon libérateur est militaire; mais je ne me rappelle pas d'avoir encore vu cet uniforme à Londres. — Je ne suis pas Anglais, répondit Thadéus. — Vous n'êtes pas Anglais, reprit miss Egerton, et vous parlez si bien cette langue! vous n'êtes sûrement pas Français? — Non, madame; j'ai eu l'honneur de servir sous le roi de Pologne. — On ne peut douter de l'esprit de galanterie qui régnait dans cette cour, dit miss Egerton en souriant. Je suis fâchée de
mais dans toute celle de St.-James, il est bien peu d'hommes capables de ce que vous avez fait pour lady Tine-mouth.

Je connais trop peu les jeunes gens de ce pays-ci pour les défendre contre une aussi belle dame; alors il se rappela les officiers qu'il avait rencontrés dans le parc, et la perfidie de Sommerset, et il ne se sentit pas disposé à prendre plus long-temps leur défense.

Allons, allons, Maria, s'écria lady Timemouth ! quoiqu'il y ait peut-être peu de femmes qui doivent moins bien penser des hommes que moi, je ne veux pas qu'on condamne en masse mes compatriotes ; et monsieur conviendra avec moi qu'il n'y a là ni vérité ni patriotisme, quoiqu'il soit difficile à un homme de prendre parti pour une femme âgée contre une jeune et jolie personne. — A présent, monsieur le gentilhomme, car je ne sais comment je dois vous appeler, que dites-vous ?

Thadéus ne put s'empêcher de sourire

de cette singulière manière de lui demander son nom , et répondit gaîment : Je m'appelle Constantin. — Bien ! vous avez d'abord répondu à une partie de ma demande ; mais je voudrais encore que vous me dissiez ce que vous pensez de mes grossiers compatriotes ; ne croyez-vous pas, monsieur Constantin, que je puis les appeler ainsi sans pécher contre les bonnes manières et contre ce que je dois à mon pays ? car vous voyez que milady tient beaucoup au respect national. — Maria ! Maria ! vous êtes bien folle, dit lady Tinemouth en secouant la tête. — Tout comme il vous plaira ; mais je veux avoir une réponse de M. Constantin, et une réponse qui ne soit pas influencée : certainement s'il avait mis autant de temps à délibérer de vous porter secours, qu'il en met à répondre à ma question, le brigand aurait eu le temps non-seulement de vous tuer, mais même de

vous enterrer. Eh bien ! monsieur, ne puis-je pas dire qu'ils sont grossiers ! — Une jolie femme a le droit de tout dire.

On vint alors avertir que le souper était servi. Thadéus donna la main à la comtesse, qui fit prendre à la conversation un ton plus analogue à la disposition où se trouvait l'ame du comte ; l'étourderie et la volubilité de la jeune miss, qui ne tarrissait pas, fournirent mille traits dont il s'amusa beaucoup.

La richesse et l'élégance des objets qui l'entouraient, les attentions de deux femmes aimables qui cherchaient à lui témoigner leur reconnaissance, tout lui rappelait les jours heureux de sa jeunesse ; il se livrait à un sentiment de plaisir que depuis si long-temps il ne connaissait plus, lorsque la pendule sonna une heure. Alors Thadéus se leva pour se retirer, et salua ces dames. La comtesse, en répondant à ses civilités,

lui renouvela ses remerciemens, et l'engagea à venir bientôt la revoir, invitation qui fut très-agréable au comte : enfin ils se séparèrent parfaitement contens l'un de l'autre.

XIV.

Le comte s'était trop bien trouvé de la connaissance que lui avait procurée sa bonne action, pour ne pas désirer de répéter ses visites. Mais, peu de jours après, la température de l'atmosphère étant changée, les douleurs du général devinrent beaucoup plus violentes, et la fièvre s'y joignit.

De ce moment, Thadéus ne quitta plus le chevet de son lit. Cependant, au bout de dix jours, Buthou se trouvant mieux, il se mit à écrire les événemens de la guerre, et à tracer le plan des principales batailles où il s'était trouvé; cette occupation rappelait au comte des souvenirs bien amers; mais elle servait de distraction au vieux général,

qui souvent en était ému lui-même jusqu'aux larmes.

Un matin que le général Buthou était occupé de la rédaction de ses batailles, le comte étant sorti pour aller rendre une première visite à lady Tinemouth, il rencontre dans la rue Pembroke-Sommerset donnant le bras à un homme d'un certain âge.

Comment exprimer toutes les sensations violentes dont l'ame de Thadéus fut agitée à cette vue ! Un mouvement convulsif s'était emparé de tout son corps. Dans son indignation dans son désespoir, il veut mais les traits de son ami, où se peignent un sourire ingénu et une aimable franchise ont bientôt fait évanouir toutes ses résolutions. Cependant les preuves, se dit-il à lui-même, les preuves sont irrécusables . . . et il se détourne pour examiner des livres qui étaient près de là exposés en vente.

En ce moment, Sommerset passa tout près de lui, et il lui entendit prononcer ces mots : « Mais, mon père, je puis « vous assurer que l'ingratitude n'est « pas son vice. » — C'est le vôtre, Sommerset, dit Thadéus à voix basse; et il les suivit des yeux pendant qu'ils s'éloignaient.

Lorsqu'il les eut perdu de vue, il poursuivit son chemin, et arriva chez lady Tinemouth, qu'il trouva avec une autre dame que miss Egerton. Milady, en lui témoignant le plaisir qu'elle avait à le recevoir, lui adressa quelques reproches obligeans de ce qu'il l'avait négligée pendant un si long temps.

La mauvaise santé d'un ami que je ne pouvais quitter m'a empêché jusqu'à présent de profiter de vos bontés. — Je voudrais, reprit milady avec un regard de bienveillance, que tous mes amis eussent d'aussi bonnes excuses pour justifier leur absence. — Peut-

être ils le pourraient avec autant de vérité s'ils le voulaient, dit l'autre dame.

Thadéus comprit le sens de ces paroles, ainsi que lady Tinemouth, qui, pour en détruire l'impression, s'empressa de dire au comte : Je crois à votre sincérité.

Bon Dieu, lady Tinemouth, reprit l'autre dame, combien vous êtes partielle, pour ne rien dire de plus! Avez-vous jamais connu un homme qui dît la vérité à une femme?

Thadéus faisait peu d'attention à ce qui se disait; toutes ses pensées se reportaient encore malgré lui sur Somerset et sur son père. Sa distraction ne pouvait échapper à lady Tinemouth, dont l'imagination n'avait pas été tranquille depuis la rencontre d'Hyde-Parck; mais elle ne parut pas s'en apercevoir.

Sans cesse préoccupée de son aven-

ture, et peut-être encore plus de son libérateur, lady Tinemouth n'avait pas manqué d'en raconter toutes les circonstances à son amie ; et l'esprit actif de miss Egerton y avait ajouté l'éloge le plus pompeux de Thadéus : selon elle, c'était un militaire par le costume, un homme de qualité par les manières, un Apollon par la figure et un héros par la galanterie.

Ce brillant portrait avait fait naître dans le cœur de la tendre Sara (c'était le nom de cette dame) un vif désir de connaître ce bel étranger ; et pour satisfaire sa curiosité, elle se rendait presque tous les jours sous différens prétextes chez son amie ; ainsi ç'avait été pour elle un grand plaisir lorsqu'elle avait entendu annoncer Thadéus.

Lady Sara était mariée, mais elle était jeune et belle ; elle aimait à faire sentir le pouvoir de ses charmes à tous les hommes. Du moment où elle avait

vu le comte Sobieski, elle avait formé le projet de l'enchaîner. Sa pâleur et l'expression de ses traits peignaient la mélancolie; depuis long-temps elle désirait trouver un amant d'un semblable caractère, et dans lequel elle pourrait rencontrer cette tendresse, ce dévouement, en un mot, cette ardeur brûlante et romanesque qui se contente de soupirs. Elle voyait dans Thadéus tout ce qu'elle cherchait; son air distrait, la douceur de sa voix, la tritese de ses regards avaient pour elle un attrait irrésistible. Enfin il fut résolu qu'on en ferait la conquête.

Lady Sara, dans une seconde visite qu'elle fit à son amie, ne fut pas moins contente de sa nouvelle connaissance. Elle avait adressé la parole au comte avec ce tendre intérêt qui a tant de pouvoir sur une ame généreuse. Leur conversation, à laquelle la belle Sara était presque neutre, paraissait très-animée.

En vain, pour attirer sur elle quelque attention, elle faisait mille folies, jouait avec le chien de milady; rien ne lui réussissait, et elle éprouvait un secret dépit du peu de succès de son manège de coquetterie. Enfin, pour porter le dernier coup, elle jette le voile et le schâle qui l'enveloppaient, et découvre toutes les grâces de sa figure et l'élégance de sa taille: en faisant ce mouvement, elle s'était avancée vers la fenêtre, et s'était aussitôt retournée pour jouir de sa victoire.

Mais cette manoeuvre ne lui avait pas réussi davantage; ils étaient encore trop occupés d'eux-mêmes pour être à elle. Animée d'un secret dépit, elle venait de se rapprocher des fenêtres, lorsqu'ouvrant une croisée avec vivacité et avançant la tête dans la rue, on l'entend dire d'une voix douce: comment vous portez-vous? — Prêt à vous rendre mes très-humbles hommages:

et vous-même, belle dame! répond dans la rue une voix que Thadéus reconnaît, non sans une vive émotion, pour être celle de Sommerset. La comtesse, avertie par le froid de la fenêtre, se tournant vers lady Sara, lui demande à qui elle parle. — A un de mes cousins, dit-elle en se retournant; puis se remettant à la croisée: Bon Dieu! où allez-vous donc dans ce costume de voyage? — A Deerhust; nous allons prendre le lord Arun. Mais je vous retiens au froid! je vous souhaite le bonjour. — Mes complimens à sir Robert; adieu, adieu, répéta-t-elle en agitant son beau bras, jusqu'à ce qu'elle eût perdu de vue le garrick de son cousin. — Ah! c'est le fils de sir Robert Sommerset, dit lady Tinemouth! — Oui, reprit lady Sara. Que pensez-vous de lui? il passe pour être un très-bel homme. — Vous oubliez que j'ai la vue très-courte, répondit la comtesse; je

n'ai pu distinguer ses traits ; mais je me rappelle que son père était aussi distingué par sa figure que par ses talents.

C'est un homme du plus grand mérite, dit lady Sara : puis voulant exciter un sentiment de jalousie dans l'âme de Thadéus, elle ajouta : Il m'a souvent dit qu'il aurait désiré que le destin m'eût réservée pour son fils. . . . — **A** ces mots, elle baissa les yeux, et soupira.

Ce soupir fit plus d'effet sur Thadéus que toutes ses graces et sa coquetterie ; tant il est difficile de détruire les affections du cœur ! Tout ce qui avait rapport à Sommerset faisait une impression si vive sur lui, que ses traits conservaient long-temps l'empreinte de l'émotion qu'il ressentait. En trouvant un sentiment de malheurs caché dans un être qui lui paraissait ne respirer que pour le bonheur, il ne pouvait

s'empêcher de réfléchir au triste sort de l'humanité; et pendant ces réflexions, ses yeux se reposaient sur lady Sara avec une douce commisération.

Il s'attendrissait sur elle, sur lui-même, sur le monde entier, lorsque celle-ci tournant la tête vers lui, leurs regards se rencontrèrent. Ceux de Thadéus étaient si expressifs, que la coquette ne put se défendre d'une vive émotion qui fit sur son cœur une impression profonde : il lui semblait que ce regard avait pénétré ses plus secrètes pensées. Elle rougit; et voyant qu'elle ne pouvait plus cacher son embarras, elle se hâta de dire adieu à la comtesse, et sortit.

Déjà sa voiture était loin, et son trouble durait encore! Elle ne pouvait se rendre compte à elle-même de l'impression que lui avait faite ce regard. Mécontente d'elle-même, mécontente d'une faiblesse qui ne lui paraissait

convenir qu'à une petite bourgeoise sans expérience, et piquée des contrariétés qu'elle éprouvait dans ses projets, elle se décida à aller chaque jour chez lady Tinemouth, jusqu'à ce qu'elle eût obligé le comte à tomber à ses pieds, ainsi que l'avaient fait les plus aimables seigneurs de la cour.

Telles étaient les pensées de lady-Sara en se rendant à son hôtel, place *Saint-James*. Toutefois, elle se flattait elle-même un peu trop : car, quoiqu'elle avait pu compter autant d'amans qu'aucune des jolies femmes de la cour, peu cependant avaient paru songer à prendre un engagement sérieux avec elle, et d'après ces vers du poète :

« L'amour, léger comme l'air, étend ses ailes à la
» vue des liens du mariage, et s'envole à l'instant. »

Lady Sara avait eu beaucoup d'adrateurs : les uns séduits par sa beauté, les autres par le brillant qui l'entourait ; mais aucun ne s'était décidé à

s'assurer pour jamais la possession de tant de charmes. Le jeune marquis de Severn avait soupiré pour elle la première année qu'elle avait paru à la cour ; mais après quelque temps , au lieu de lui offrir sa main , il avait épousé la fille d'un riche banquier de la Cité.

Lady Sara, qui était alors à la campagne chez son père , avait été si irritée en apprenant ce mariage , que , pour montrer tout son dédain à cet infidèle , elle était partie pour l'Écosse avec Sir Harry Roos, le petit-fils du duc de Lincoln ; ils s'étaient mariés immédiatement après , et elle avait eu la satisfaction d'être présentée à Sa Majesté le même jour que la marquise de Sévern.

La première chaleur de son ressentiment calmée , elle s'était bientôt repentie de ce qu'elle avait fait. Elle n'aimait pas le capitaine Roos plus qu'elle n'avait aimé lord Severn ; le rang et les

galanteries de celui-ci avaient seuls attiré son attention.

L'idolâtrie du second satisfaisait sa vanité; mais du moment que Sir Harry devint son époux, et qu'elle cessa d'exciter l'envie de ses rivales, elle fut fatiguée de ses attentions, et se crut heureuse lorsque l'amirauté lui ordonna de prendre le commandement d'un vaisseau équipé pour la Méditerranée. Le dernier baiser qu'il imprima sur ses lèvres, au moment de ses adieux, lui parut le sceau de sa liberté. Elle rentra dans sa chambre, non pour pleurer son départ, mais pour s'occuper d'avance des fêtes où elle allait briller, et des amans qu'elle enchaînerait sur ses pas.

Elle avait perdu sa mère très-jeune, et s'était mariée sans connaître aucun des devoirs d'une femme. Elle croyait que, pourvu qu'elle ne manquât pas à son mari, essentiellement, elle pou-

vait, sans être coupable, s'amuser de tous les hommes qu'elle rencontrerait. D'après ces principes, elle avait attiré tous ceux qui lui avaient paru dignes de son attention ; et déjà elle était fatiguée de leurs complimens et de leurs prétentions, lorsque miss Egerton, en lui faisant part de la rencontre que la comtesse avait faite du bel étranger, avait réveillé sa coquetterie.

Aussitôt qu'elle avait appris qu'il était homme de qualité, car miss Egerton n'avait pas manqué d'affirmer les rêves de son imagination, elle avait éprouvé un vif désir de le connaître ; et à sa grande satisfaction, il lui paraissait surpasser tout ce qu'on lui avait dit de lui. De là, cette belle résolution d'employer tous les moyens pour s'assuser une conquête qui devait exciter l'envie des femmes, et obliger les hommes à redoubler d'efforts pour lui plaire.

Tandis que lady Sara s'occupait de

ses projets, le comte et lady Tinemouth étaient restés seuls. Milady avait amené la conversation sur différens sujets ; mais Thadéus était si préoccupé, qu'il répondait à peine. Enfin, dans la crainte de devenir fatigant, il se disposait à prendre congé d'elle, lorsque la comtesse, frappée de l'abattement de ses traits, lui demanda s'il se trouvait mal.

Thadéus, ainsi que ceux qui veulent cacher ce qui se passe dans leur ame, saisit avec joie ce prétexte pour dissimuler un sentiment de tristesse qu'il ne pouvait dominer.

Au moins, dit milady avec bonté, vous me donnerez votre adresse, afin que je puisse avoir de vos nouvelles. A cette demande imprévue, Thadéus resta confondu. . . . son amour propre humilié se refusait. . . . tout aussitot, se faisant violence, il prend une plume et satisfait aux ordres de la comtesse : — La voici, madame ; mais je n'attendrai

pas l'honneur de vos bontés, je reviendrai bientôt vous rendre mes devoirs.

Je serai toujours enchantée de vous voir, reprit la comtesse; cependant, avant de vous engager dans une promesse dont vous pourriez vous repentir, il faut que je vous prévienne que vous ne trouverez pas de grands plaisirs dans ma maison. Je reçois peu de monde, et sans l'inépuisable gaîté de miss Egerton, je crois que je deviendrais absolument misantrope. Votre maison sera pour moi un séjour céleste, répliqua le comte avec une vivacité dont il ne s'aperçut pas lui-même.

Toutefois, je dois vous avertir, ajouta la comtesse en souriant, qu'il ne faut pas que miss Egerton en soit la divinité; elle a des engagements qui doivent interdire toute espérance.

Pardon, madame, vous ne me comprenez pas, reprit Thadéus avec émotion. Sans doute je ne suis pas insen-

sible aux charmes de la beauté ; mais , sur mon honneur , je ne pensais en ce moment qu'à la reconnaissance que je vous dois pour la bonté avec laquelle vous avez reçu un étranger. — Cela est vrai , M. Constantin ; vous êtes absolument un étranger pour moi , parce qu'on est accoutumé à donner ce nom à un homme qui ne vous a pas été présenté selon l'usage , et dont la famille vous est inconnue : mais le service que vous m'avez rendu vous a introduit à bon titre chez moi ; et votre physionomie m'assure que je n'aurai jamais à me repentir de vous avoir admis dans le petit nombre de mes amis.

Il était impossible de ne pas s'apercevoir que , quoique milady désirât fortement le connaître , elle ne voulait pas cependant lui faire une question directe à laquelle il fut forcé de répondre : c'est pourquoi , Thadéus , sensible à la délicatesse de ce procédé , se décida

à satisfaire sa curiosité, autant qu'il le pouvait sans faire connaître son nom et sa situation.

La comtesse, dont l'ame généreuse s'intéressait vivement en sa faveur, observait avec inquiétude tous les sentimens qui se peignaient sur sa physionomie. Elle n'avait pas le moindre doute sur l'élévation de son rang et sur ses hautes qualités; mais elle désirait pouvoir donner une réponse satisfaisante à ceux qui le verraient dans sa société.

Je ne sais, madame, dit Thadéus, comment exprimer le sentiment de reconnaissance que votre généreuse confiance a fait naître dans mon ame. Le temps seul pourra vous convaincre que mon caractère n'est pas indigne d'une telle distinction.

Il s'arrêta un moment, et reprit ainsi: Il est inutile que je vous parle de ma naissance; c'est plutôt pour moi une source de peines qu'un avantage...

Ceux qui sont exilés de leur patrie doivent apprendre à l'oublier, s'ils ne veulent pas augmenter leur malheur, si toutefois il est possible d'oublier sa patrie ! Je ne suis ici que M. Constantin ; mais les bontés dont vous honorez le malheureux Constantin lui font un devoir de ne plus vous cacher le rang qu'il a occupé dans son pays.

Ma famille était une des premières de la Pologne ; et même, dans mon exil, c'est une consolation pour moi de penser qu'ils furent plus grands encore par leurs vertus que par leur rang. Parens, amis, honneurs, fortune, tout ce qui m'était cher a été enveloppé dans la ruine de mon malheureux pays. Je l'ai quitté par l'ordre d'une mère mourante, et j'ai cherché ici un refuge contre des outrages que je ne pouvais ni repousser, ni souffrir.

Thadéus s'arrêta, et la comtesse charmée de la noble franchise avec la-

quelle il lui avait rendu compte de ses malheurs , lui tendit la main. — M. Constantin , je ne suis pas surprise de ce que vous m'apprenez. Votre mélancolie m'avait fait soupçonner que vous n'étiez pas heureux ; et mon seul désir en cherchant à pénétrer ce que vous paraissiez cacher avec tant de soin était de vous prouver qu'une femme peut être une amie sincère.

Thadéus s'était emparé de la main de cette femme respectable ; il l'arro-
sait de ses larmes , la pressait sur ses lèvres hrûlantes , mais sans pouvoir proférer une seule parole. Milady ne voulant pas prolonger une scène trop pénible pour lui , se leva en disant : Je ne veux pas vous retenir plus longtemps ; j'espère avoir bientôt le plaisir de vous revoir.

A son retour , le comte trouva le général fortement appliqué à son journal. Ce papier paraissait lui représenter

tout ce qui lui avait été si cher ; c'était sa seule occupation , son unique pensée , et il en parlait avec enthousiasme.

Son jeune ami voyait avec peine ces symptômes de démence s'accroître chaque jour. Il ne parlait que de retourner à Varsovie , de faire révolter le peuple et renverser la tyrannie , et tombait dans le plus sombre désespoir lorsqu'on voulait lui montrer le peu de fondement de ses projets.

Le comte voyant que ses raisonnemens ne servaient qu'à le contrarier , et que bientôt la mort allait terminer ses illusions , cessa de les combattre , et sentant que sa présence devenait de jour en jour moins utile à son ami , il se livra plus librement à la société de lady Tinemouth.

S'il passait un jour sans y paraître , il était sûr de recevoir des reproches de la comtesse , il était grondé par miss

Egerton , et boudé par lady Sara , qui avait abandonné toute autre société, pour être sans cesse chez lady Tine-mouth.

La comtesse n'avait pas vu sans quelque étonnement son assiduité et l'attachement qu'elle avait pris si subitement pour sa société; mais lorsqu'elle la connut davantage, elle se plut beaucoup avec elle. Le ton merveilleux, l'affectation qu'elle portait dans les cercles brillans avaient disparu, et elle était devenue réellement une femme charmante.

Quoique lady Sara eût beaucoup de vanité, elle avait trop d'esprit pour ne pas connaître le caractère de ceux avec qui elle vivait. Elle avait senti que pour séduire un homme comme Thadéus, il fallait ne montrer à ses yeux que les grâces de la nature : dans tous ses mouvemens, elle s'étudiait à développer l'élégance de sa figure; mais elle y mettait tant de simplicité et de naturel,

qu'elle paraissait ignorer seule le pouvoir de ses charmes.

Sa conversation était pleine de raison et de sensibilité. Ce n'était plus cette femme brillante et frivole qui avait paru dans le salon de la comtesse quelques semaines auparavant : en un mot ce n'était plus la même personne.

La société de ces trois femmes charmantes tenait Thadéus dans un ravissement continuel. Tantôt il admirait la beauté de Sara, tantôt la vivacité d'esprit de miss Égerton, mais constamment la touchante bonté de la comtesse. Ces scènes délicieuses lui faisaient oublier celles de douleur qui l'attendaient à son retour.

Il vint un soir dans la tête de miss Égerton de le plaisanter sur son costume militaire. Pour l'amour de Dieu, mon cher Don Quichotte, lui dit-elle, laissez-vous voir sans votre triste armure ! elle me fatigue à la mort ; vous seriez bien

plus gai sans tout ce sombre appareil.

Quoique cette demande ne fût point agréable au comte, cependant il répondit avec douceur : J'ignorais jusqu'à présent, madame, à quel point les habits d'un homme influaient sur son caractère.

Eh bien ! lui dit-elle en l'interrompant, vous l'apprendrez quand vous en aurez changé ; et j'exige que vous ayez un autre costume la première fois que vous reviendrez ici.

Pour toute réponse, Thadéus s'inclina ; et la comtesse et lady Sara rirent beaucoup de cette folie.

Lorsqu'ils se furent retirés, la comtesse se rappela cette conversation ; elle ne pensait pas, comme Maria, que le beau Constantin fût attaché à son costume, parce qu'il allait mieux à sa figure : un motif aussi frivole ne convenait pas à son caractère.

Elle avait remarqué que toutes les

fois qu'elle devait réunir du monde chez elle, il refusait de s'y trouver, sous prétexte de son costume, et qu'il ne songeait point à en changer. Cette conduite, jointe au silence qu'il gardait sur tous les amusemens publics, lui firent penser qu'il avait trouvé la pauvreté sur une terre étrangère, ainsi que la plupart des émigrés français : elle aimait à croire qu'il avait échappé aux horreurs du besoin ; mais comme il évitait tout ce qui pouvait avoir rapport à ce sujet, elle ne pouvait en être assurée.

Elle écrivait un matin dans son cabinet, lorsqu'un de ses gens vint l'avertir que M. Constantin l'attendait dans le salon. Ne voulant pas être interrompue dans une conversation où elle se proposait de pénétrer son secret, la comtesse commanda qu'on l'introduisit jusque dans son cabinet, et sous prétexte d'une indisposition fit défendre sa porte.

Lorsqu'il entra, elle le trouva plus

triste qu'à l'ordinaire ; il s'assit à côté d'elle, et lui témoigna tout l'intérêt qu'il prenait à son indisposition. Trop occupée de son projet pour pouvoir lui faire une réponse précise, la comtesse soupira et garda quelque temps le silence : enfin elle se décida à lui parler de ses propres malheurs, cherchant par la confiance qu'elle lui montrerait à attirer la sienne.

En ce moment, Thadéus lui ayant demandé comment se portait miss Egerton... — Très-bien, monsieur, très-bien. Lorsque le cœur est tranquille, la santé se conserve. Puisse-t-elle être toujours aussi heureuse et ne jamais connaître les malheurs de son amie !

A ces mots Thadéus ne put s'empêcher de regarder la comtesse avec étonnement. Elle s'en aperçut, et continua : Cela est pourtant vrai, monsieur. Je n'ai que trent-cinq ans, et il n'est pas vraisemblable que le temps seul ait pu me réduire à l'état où je suis ; ce sont

les traces du malheur que vous apercevez ; et malgré toutes les consolations qui sont autour de moi , je suis encore infortunée. Je n'ai point de plaisirs qui ne dépendent du petit nombre d'amis que le ciel m'a conservés ; eh bien ! croiriez-vous que quelques uns de ces amis qui sont toute ma consolation me refusent celle de me confier leurs peines ?

Thadéus ne pouvait se méprendre à l'application de ces expressions touchantes, que la comtesse avait accompagnées du regard de la bienveillance ; il vit que ce reproche dicté par l'amitié s'adressait à lui, et il resta confus et embarrassé.

La comtesse reprit : Je ne puis m'empêcher de voir que vous croyez que je veux parler de vous : cela est vrai. J'ai remarqué votre mélancolie , mon cher Constantin ; j'ai observé plusieurs autres circonstances ; enfin je suis sûre que vous éprouvez d'autres peines encore que celles qui doivent affecter pour

toujours votre ame généreuse. Pardonnez-moi, ajouta-t-elle en le voyant rougir, c'est l'estime que j'ai pour vous qui me fait parler ainsi : c'est le langage que je tiendrais à mon propre fils, s'il était dans une situation semblable à la vôtre.

Ah ! madame, s'écria le comte entraîné par tant de bonté, vous ne vous trompez-pas, il y a bien d'autres peines qui pèsent sur mon cœur. J'ai chez moi un ami malade, que l'excès de ses chagrins a privé de sa raison. Ses besoins sont si multipliés que ce n'est qu'à présent que je connais tout le malheur d'un homme sans patrie, sans fortune et sans profession. Si j'étais seul, madame, l'adversité aurait peu de prise sur moi ; mais voir souffrir un ami, un vieillard à qui le dérangement de ses facultés ne permet pas de sentir le changement de ma situation, qui n'a que moi pour soutien et pour consolation, voilà la

cause de cette inégalité d'humeur qui a été souvent l'objet des plaisanteries de miss Egerton.

Pendant la suite de ce discours, la voix de Thadéus s'était affaiblie par degré : il finit en couvrant son visage de ses mains. Jamais il n'avait confié à personne l'embarras où il se trouvait ; et quoiqu'il eût cédé à la demande de l'amitié, il croyait avoir manqué à la fermeté de son caractère en avouant tous les maux qui pesaient sur lui. Les yeux de lady Tinemouth étaient fixés sur lui : Je reconnâtrai mal, lui dit-elle, la confiance généreuse que vous me témoignez, si j'hésitais un moment à chercher les moyens de vous être utile ; vous ne m'avez rien dit, mon cher Constantin, que je n'eusse déjà soupçonné, et j'ai pour vous un projet.

La comtesse s'arrêta, s'attendant à être interrompue ; mais Thadéus gardant le silence, elle reprit ainsi : Vous

me parlez d'une profession, d'un emploi.... — Oui, madame; je me croirais heureux de me livrer à une profession que vous m'auriez indiquée. — J'ai peu de relations, répondit-elle, avec ceux qui ont du pouvoir; ainsi je ne puis rien vous proposer qui convienne à votre rang: mais les plus illustres des émigrés français n'ont pas rougi de ce que j'ai en vue pour vous.

Parlez, madame, parlez, s'écria le comte, en voyant qu'elle hésitait à s'expliquer! tout ce qui peut s'accorder avec l'honneur, je le ferai pour rendre service à mon pauvre ami.

N'auriez-vous aucune répugnance à être maître de langues? — Aucune, madame, aucune! — Alors, reprit milady, extrêmement contente de la manière dont il avait reçu sa proposition, je vous dirai que j'étais la semaine dernière chez lady Dundas, veuve de sir Hector Dundas, riche directeur de la

compagnie des Indes Orientales; je l'entendis parler avec ses filles du désir qu'elle avait de trouver un bon maître d'allemand, car cette langue est devenue fort à la mode parmi les dames qui s'occupent de littérature. A l'instant j'ai songé à vous. Lady Dundas se plaignait de ce que la plupart des maîtres qu'on propose aux jeunes demoiselles manquaient d'éducation; jugeant l'occasion favorable, je lui ai dit que si elle pouvait attendre quelques jours, je parlerais à un de mes amis qui, s'il voulait se charger de ce soin, serait la personne qui lui conviendrait le mieux.

Lady Dundas et ses filles s'en rapportèrent à moi avec plaisir; et je vous propose d'être ce maître d'allemand.

Et moi j'accepte, madame, et vous fais mille remerciemens.

Alors j'arrangerai toute cette affaire, reprit la comtesse, et je vous en écri-

rai le résultat. Après cette conversation d'une demi-heure, Lady Tine-mouth fut encore plus convaincue de la délicatesse et de la dignité du caractère du comte, qui, de son côté, était pénétré d'une reconnaissance trop vive pour qu'il pût l'exprimer.

XV.

Le lendemain matin, tandis que Thadéus cherchait en vain à faire entendre à son vieil ami qu'il ne commandait plus un régiment de cavalerie, avec lequel il pût essayer le succès des manœuvres qu'il imaginait, la petite Nany lui apporta une lettre qu'elle avait prise au café dont il avait donné l'adresse à la comtesse ; car il lui avait caché sa véritable demeure. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher monsieur, j'avais tellement à cœur de terminer l'affaire dont nous avons parlé, que dès hier au soir j'allai voir lady Dundas. Je l'assurai qu'elle vous aurait une obligation véritable, si vous vouliez bien enseigner

l'allemand à ses filles ; j'insistai surtout sur votre mérite personnel, et je vous en prévins, dans la crainte que, par quelques idées romanesques de franchise, vous ne démentiez ce que j'ai dit de vous. Je connais trop bien le monde pour ne pas être convaincue de la vérité de cette maxime de Goldsmith : « Quoique pauvre, ne paraissez pas l'être, si vous voulez éviter l'insulte et le malheur. »

J'ai dit à lady Dundas que ce n'était qu'à ma sollicitation que vous y aviez consenti. Une guinée sera le prix de chaque leçon que vous donnerez aux deux miss ; elles sont assez riches pour ne pas craindre cette dépense. Au reste elles n'ont fait aucune objection, et m'ont présenté le billet qui est enfermé dans ma lettre, comme une avance sur vos leçons.

Elles vous attendront lundi, à deux heures ; mais je vous prie de venir me

voir auparavant. Pouvez-vous... voulez-vous venir dîner avec nous dimanche prochain? J'ai cru nécessaire d'instruire miss Egerton et lady Sara de tout ceci : vous les en trouverez prévenues. Ainsi soyez parfaitement tranquille sur cet objet.

Venez au moins demain , si cela ne vous est pas possible plus tôt ; vous ferez un vrai plaisir à votre amie bien sincère. »

ADELISA TINEMOUTH.

Samedi matin, *Grosvenor place.*

L'amitié active de la comtesse faisait éprouver à Thadéus le sentiment de la plus vive reconnaissance; et regardant le général, qui paraissait parfaitement heureux en se livrant à ses chimériques projets, Infortuné vieillard, s'écria-t-il, au moins je pourrai vous procurer tous les secours qu'exige votre situation!

Il avait trouvé dans la lettre un billet de banque de dix guinées, et ce présent lui était d'un grand secours en ce moment; cependant ce ne pouvait être encore le prix de ses leçons; c'était donc un don!... et son amour-propre s'en offensait: toutefois il sentit qu'il fallait mettre de côté toute répugnance, et sans se tourmenter davantage, il se décida à l'employer en partie à se procurer un costume anglais, d'après les intentions de lady Tinemouth.

Dans sa réponse à la comtesse, Thadéus, en exprimant toute sa reconnaissance, s'excusait de ne pouvoir se rendre à son aimable invitation... l'état de son ami, les soins qu'il lui devait ne lui permettaient pas d'accepter son dîner; mais il promettait d'aller la voir dans la soirée.

Lady Sara en fut très-mécontente. Elle s'était invitée à dîner chez lady

Tinemouth, ayant appris qu'elle attendait monsieur Constantin. Pendant un mois, elle l'avait vu presque tous les jours, et, à son grand étonnement, elle s'était trouvée enlacée elle-même, en cherchant à le prendre dans ses filets. Chaque mot qu'il prononçait pénétrait son cœur; ses regards portaient le trouble dans son ame. Elle n'avait plus besoin d'affecter la douceur; sa voix, son maintien exprimaient tout le charme que fait éprouver une passion naissante.

Thadéus n'était pas insensible à tant de séduction, et il sentait combien elle était aimable. Dans des jours plus heureux, peut-être elle aurait captivé son cœur et enivré ses sens. Mais il savait qu'elle était mariée, il la croyait vertueuse, et il se refusait de croire à un sentiment que tout lui décelait.

Lorsque lady Tinemouth eut dit à lady Sara et à miss Egerton que M. Con-

stantin voulait bien enseigner l'allemand aux miss Dundas, lady Sara put à peine cacher son dépit : elle avait su mauvais gré à lady Tinemouth pour avoir fait cette proposition, et au comte pour l'avoir acceptée.

Miss Egerton rit beaucoup de la position où le bon cœur de la comtesse mettait Thadéus, et déclara qu'elle lui dirait franchement le lendemain quelles étranges personnes il se chargeait d'instruire.

Quant à lady Sara, c'était la plus jeune des miss Dundas qui lui donnait de l'inquiétude. Euphémie était jolie, et maîtresse d'une grande fortune. Lady Sara ayant appris que la comtesse avait engagé Thadéus à dîner pour le lendemain, résolut de s'y trouver, et d'employer tout le pouvoir de ses charmes pour prendre le pas sur cette rivale redoutable, et s'assurer la conquête de ce cœur jusqu'à présent insensible.

Le dimanche soir, le comte Sobieski étant entré dans le salon de la comtesse, au moment où miss Egerton allait faire le thé, elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle; lady Tinemouth lui serra la main, et lady Sara le reçut avec une émotion extrême. Sous prétexte de ranger quelque chose qui était à ses pieds, elle se baissa pour cacher sa rougeur; en sorte que personne ne s'aperçut de son trouble. Tant il est vrai que ceux qui sont témoins de toutes nos actions sont souvent les derniers à en connaître les motifs.

Thadéus ne put cependant s'y méprendre. Ses yeux, qui s'abaissaient lorsqu'ils rencontraient les siens; l'altération de sa voix, tout lui décelait le trouble de Sara. En ce moment, miss Egerton ayant fait une seconde fois signe au comte de s'approcher d'elle, il obéit gracieusement.

Lady Sara vit ce mouvement avec

un sentiment de jalousie qu'elle ne put dissimuler : et éloignant son fauteuil du côté opposé, elle se mit en silence à prendre son thé.

O pouvoir de la galanterie, s'écria soudainement miss Egerton, en poussant la table ! j'ai remporté la victoire. Regardez, lady Tinemouth... regardez, lady Sara ! M. Constantin n'est-il pas mieux habillé à l'anglaise que dans cet horrible costume polonais ?

Vous voyez que je vous ai obéi, reprit Thadéus. — Et vous avez bien fait. A présent, vous êtes fort bien ; auparavant vous ressembliez à un héros de tragédie

Oui, reprit lady Sara avec un sourire forcé et en retenant des larmes prêtes à couler, oui, il ressemble à présent à Georges Barnewell ! Miss Egerton, qui ne s'aperçut pas du dépit et du sarcasme qui étaient cachés sous cette remarque, repartit gaîment

Peu m'importe, je ne voulais que de l'obéissance, et je l'ai obtenue. — Je vous prie, lady Tinemouth, de me dire l'heure qu'il est, reprit lady Sara, piquée de la promptitude avec laquelle Thadéus avait obéi à miss Egerton, j'ai promis de me trouver au concert de lady Sarum à neuf heures.

Il n'en est pas encore huit, reprit la comtesse, et c'est la première fois que je vous entends parler de cet engagement; j'espérais que vous passeriez la soirée avec nous.

Non, repartit lady Sara, je ne puis : et elle sonna.

Mais, mon Dieu, milady, reprit miss Egerton, vous n'entendez donc pas? il n'est que huit heures!

Mais lady Sara feignant d'être occupée à arranger son châle, ne voulut rien entendre, et demanda sa voiture.

Lady Tinemouth fut surprise de cette précipitation; quoique fort éloi-

gnée d'en deviner la cause, elle pria le comte de lui donner la main jusqu'à sa voiture. — Non, non, répète avec vivacité lady Sara ; et elle s'élançe hors du salon avec tant de promptitude, que malgré tout l'empressement que Thadéus avait mis à la suivre, il ne put la rejoindre qu'au moment où elle allait monter en voiture. Il voulut lui donner la main ; mais elle le repoussa, se précipita dans la voiture, et d'une voix altérée, donna l'ordre d'aller à son hôtel.

Le comte, qui, à la lueur des flambeaux, avait remarqué que le visage de Sara était baigné de larmes, resta immobile de surprise. Il suivit quelque temps des yeux la voiture, et lorsqu'il l'eut perdue de vue, il remonta au salon. Il cherchait en vain à pénétrer la cause d'une telle incartade.

A son retour, lady Tinemouth témoigna son étonnement du brusque départ de son amie ; le comte, dont le

trouble subsistait encore , fit une réponse vague , et il n'en fut plus question.

Miss Egerton , qui pouvait à peine s'occuper deux minutes de suite de la même chose , écarta la table où était le thé , et s'asseyant à côté de Constantin , lui parla ainsi.

M. Constantin , je crois qu'avant d'envoyer un homme dans une caverne , il faut lui faire connaître qu'elle espèce de monstres il doit y rencontrer : je vais donc vous dire ce que sont tous ces Dundas. Ecoutez-moi ! — Très-volontiers , madame. — Voulez-vous suivre mes conseils ? — Oui... si cela est possible. — Bon ! reprit-elle , voilà justement la réponse que j'aurais faite ; ainsi je ne puis m'en fâcher. Puis s'adressant à lady Tinemouth , me permettez-vous de faire le portrait de vos amies ? — Oui , Maria , pourvu que ce ne soit pas des caricatures : rappelez-

vous que votre franchise va être à l'épreuve , puisque demain M. Constantin jugera par lui-même de ce que vous allez lui dire , et je suis sûre que son jugement s'accordera avec le mien. Soit , reprit miss Égerton , mais parlons d'abord de lady , car je sais que vous tenez beaucoup à l'ordre. — Vous êtes une grande étourdie , dit lady Tine-mouth en riant. Que ne risquez-vous pas tous les jours pour avoir le plaisir de lancer un trait satirique ! — Au moins , milady ne dira pas que je risque l'amitié de ceux que j'estime. Mais pour les ridicules , ah ! ... — Allons , allons , c'est bien : poursuivez... Je ne vous interromprai plus.

Je commence donc par lady Dundas ; et pour suivre l'ordre historique , je débiterai par sa naissance , sa famille et son éducation. Mon père se ressouvient de l'avoir vue attachée au service de mistress Sefton , lorsque son mari

alla prendre le gouvernement de Surate.

Aussitôt après son arrivée à Surate, cette jolie Abigaïl engeola si bien le vieil Hector Dundas, qui avait le même commandement dans une autre province, qu'elle parvint à l'épouser. A son retour en Angleterre, elle engagea son imbécile de mari à employer les richesses qu'il avait si mal acquises à acheter le titre de baronnet; celui de mistress lui rappelait peut-être trop son ancien état! et dans un bon moment, elle le fit consentir à lui obtenir celui de milady. Après cette belle action, sir Hector n'ayant plus rien à faire dans ce monde, fût assez bon pour ajouter à toutes les obligations qu'elle lui avait déjà celle de la débarrasser de lui. Une nuit où, sans doute, il rêvait à toutes les fêtes de l'Inde, il sortit de son lit et se jeta par la fenêtre. Depuis ce fortuné moment, lady Dundas est de

toutes les sociétés les plus brillantes ; et quoiqu'elle soit aussi bornée qu'elle est riche , toutes les femmes vont chez elle.

Je ne sais si c'est un compliment à faire à leur bon goût ou bien à ses mousselines d'argent , car je vois chez elle une demi-douzaine de femmes titrées qui n'ont pas acheté d'habit de bal depuis un an. Eh bien ! à présent , lady Dundas vous plaît- elle ?

Le portrait que vous venez de m'en faire n'est pas attrayant , répondit le comte en poussant un soupir ; il est dur d'être dans le cas d'avoir des obligations à de tels gens.

Vous vous alarmez trop tôt de ma vivacité , monsieur Constantin ; avec plus de sévérité , j'aurais été plus exacte : car je ne vous ai pas encore parlé de son caractère , qui est aussi méchant que son esprit est borné et présomptueux. En un mot , elle est la

digne mère de miss Dundas, que je vais vous peindre dans ces deux propositions.

Figurez-vous Socrate en habits de femme ; figurez-vous un pédant et une coquette réunis dans le même personnage, alors vous aurez une idée de miss Diana Dundas. Ajoutez-y quelques autres ridicules, si vous voulez. Par exemple, celui de se croire jolie, de croire avoir une taille élégante... et elle est laide et d'un embonpoint excessif ! Chez elle, l'égoïsme est sagesse ; prétentions à l'esprit, extrêmes... l'ignorance la plus crasse... enfin, c'est la plus sotte créature que je connaisse.

Ma chère Maria, s'écria lady Tine-mouth, qui craignait l'effet de ce tableau sur l'esprit de Thadéus, pour l'amour de Dieu, soyez plus modérée ! je ne vous ai jamais vue si mordante.

Parlez-vous sérieusement, dit miss Égerton en la fixant ? vous savez com-

bien je craindrais de paraître méchante à vos yeux..... Donnez-moi la main ; je serai plus indulgente pour la gentille Euphémie. — Car je prétends que M. Constantin soit son adorateur. Ne le voulez-vous pas, dit-elle en laissant aller la main de milady ? Thadéus, étourdi de l'apostrophe, répondit par un signe de tête.

Je ne comprends rien à vos signes de tête, reprit miss Egerton ; mais je suis sûre que vous allez ouvrir votre cœur pour recevoir cette douce créature. Elle est si petite et si jolie, cette Euphémie, que je ne l'ai jamais vue sans me représenter ces jolis bijoux si bien travaillés ; ses yeux brillent comme deux diamans, et ses dents sont comme des perles enchâssées dans des rubis. En voilà assez pour l'enveloppe. Quant aux qualités du bijou, je vous laisse le soin de les découvrir.

Miss Egerton, hors d'haleine, s'étant

arrêtée tout-à-coup, Thadéus crut par politesse devoir lui répondre : mais il le fit d'une manière qui lui attira un déluge de plaisanteries jusqu'au moment où il fallut se retirer.

Cet accroissement de moyens fut pour Thadéus une nouvelle occasion d'exercer la bonté de son cœur. Assuré des moyens de payer un médecin, il fit appeler le docteur Cavendish. Après avoir examiné avec soin le général Buthou, le docteur reconnut que le chagrin seul était la cause de l'état du malade. — Il est vrai, dit Thadéus.

Alors, reprit le docteur, mes visites deviennent inutiles, si je ne connais la nature des peines qui ont dérangé son esprit.

Le comte garda le silence, et le docteur continua.

Je serais fâché que ses chagrins fussent d'une nature à ne pouvoir être confiés à un homme d'honneur : car si

nous ne sommes pas instruits de l'origine de la folie, nous perdons notre temps ; parce que, dans ce cas, il faut s'attacher autant à guérir l'esprit que le corps du malade.

Thadéus voyant la nécessité de s'ouvrir à lui, le fit ainsi.

Les malheurs qui ont dérangé l'esprit de mon ami ne sont point un secret ; ils ont été trop funestes pour n'être pas publics. Vous voyez à son langage, docteur, qu'il est étranger et militaire ; il avait le titre de général au service du roi de Pologne : depuis la destruction de notre malheureuse patrie, il est venu, comme moi, se réfugier en Angleterre, où bientôt il a été réduit à l'état où vous le voyez.

Le docteur Cavendish s'arrêta un moment avant de répondre au comte, et regardant le général, occupé en ce moment à construire le modèle d'une ville fortifiée, il lui dit : Tout ce que je

puis faire à présent , c'est de lui donner seulement quelques remèdes adoucissans , et de le laisser se livrer aux folies de son imagination , sans les contrarier. Allons avec précaution , et j'espère que le succès récompensera nos soins.

Lorsque le docteur eut écrit son ordonnance , il prit congé de Thadéus ; mais celui-ci l'arrêtant , lui présenta une guinée pour sa visite.

Gardez votre guinée , dit en le refusant le bon docteur ! J'honore trop le vrai patriotisme pour le mettre à contribution quand j'ai le bonheur de le rencontrer , comme je le fais ici. Souffrez , M. Constantin , que je visite votre brave général comme un ami ; autrement je ne reviendrai plus.

Monsieur , cette conduite généreuse avec des étrangers . . . — Je ne puis vous regarder comme tels. Des hommes qui se sont dévoués à leur patrie,

doivent trouver des frères dans tous les cœurs honnêtes. Là-dessus le docteur lui serra la main et se retira.

C'était le jour où il devait aller donner sa première leçon d'allemand à la famille Dundas. En se rendant à l'hôtel Dundas, dans Harley street, il réfléchissait à tout ce qui lui était arrivé. La bienveillance s'était offerte à lui, dans ceux où il devait le moins la rencontrer, tandis qu'il avait trouvé le dédain à la place de l'amitié.

Il fut introduit avec beaucoup de cérémonie dans une superbe bibliothèque dont il eut le temps d'admirer la magnificence avant l'arrivée de ses élèves. Les statues des neuf Muses étaient dans des niches ornées de draperies bleu céleste, relevées avec des guirlandes de roses ; à côté d'une cheminée à la Rumford, de l'acier le plus poli, on voyait les statues d'Apollon et de Minerve sur des piédestaux de bois de sandal,

et partout la recherche et l'affectation de la science.

Enfin la porte s'ouvrit, et milady Dundas parut. Elle était enveloppée dans une robe du matin du plus beau cachemire.

Après avoir regardé Thadéus de la tête aux pieds, sans lui faire le moindre salut, sans lui adresser une parole, elle tire une sonnette; un domestique vient : Dites aux miss Dundas, que la personne dont leur a parlé lady Tine-mouth est ici.

Ensuite sa seigneurie s'assied fort tranquillement à côté du feu, sans prendre garde que Thadéus était debout encore à la même place où d'abord il l'avait saluée.

Vous pouvez vous asseoir, dit-elle enfin, sans daigner le regarder; mes filles ne seront pas ici d'une demi-heure.

Je préfère rester debout, répondit

le comte, qui aurait ri de la vérité des peintures de miss Egerton, s'il n'avait prévu combien il aurait de désagrémens à éprouver ; et s'étant retiré vers une fenêtre, il y resta jusqu'à l'arrivée des deux miss Dundas.

Miss, voilà votre maître d'allemand, dit milady Dundas à ses filles. Thadéus s'inclina. La plus jeune des miss lui rendit son salut ; mais l'aînée lui fit un signe de tête d'un air de protection. Tandis qu'un domestique arrangeait des chaises autour d'une table où étaient représentés les travaux d'Hercule, lady Dundas lui dit : Monsieur, avez-vous apporté des grammaires... des dictionnaires... des syntaxes ?

Avant qu'il eût eu le temps de répondre, miss Dundas interrompit sa mère avec humeur. — Je vous prie, madame, de me laisser le soin de mes études. Pensez-vous que je puisse étudier dans des livres que d'autres per-

sonnes auront touchés? Thomas, envoyez-moi Steven.

Thadéus contemplant en silence cette étrange famille. Ses regards s'arrêtèrent sur les yeux bleus de la petite sylphide Euphémie, et il s'aperçut qu'elle ne cessait de le regarder.

La femme de chambre ayant apporté les livres, miss Dundas avait fait asseoir Thadéus auprès d'elle, et lady Dundas s'était placée de l'autre côté, lorsque Euphémie poussant sa mère avec hauteur : Mais, ma chère maman, vous n'avez rien à apprendre ici ! Lady Dundas se leva avec humeur, en disant que ces manières n'étaient pas convenables à des filles bien élevées, et sortit de la chambre.

Euphémie rougit, mais c'était du reproche plutôt que de sa conduite. Une seconde réprimande qu'elle reçut de sa sœur vint encore ajouter à sa confusion; heureusement Thadéus vint

à son secours, en lui présentant la grammaire allemande. Enfin la leçon commença, et pendant une heure fut suivie avec assez d'attention.

Tout le temps de la leçon de sa sœur, la petite beauté n'avait cessé de lorgner le maître d'allemand. Peu occupée de la leçon, que toutefois elle faisait semblant d'écouter très-attentivement, elle se disait : En vérité, s'il était gentilhomme, ce serait l'être le plus charmant ! Elle était dans ces belles réflexions, lorsque Thadéus lui adressa la parole.

Votre leçon est assez longue, madame, dit Thadéus, voulez-vous la répéter ? — Que voulez-vous que je répète, monsieur ? (elle n'avait pas écouté un mot.) — La leçon que je viens de vous lire. — Lisez-la-moi encore, je la comprendrai mieux. Il fit ce qu'elle désirait, et il allait se retirer, lorsqu'elle lui dit : Je vous prie,

monsieur Constantin, de venir demain, j'ai besoin de vous. — Demain, dit miss Dundas, et que voulez-vous faire ? vous n'êtes pas ordinairement si passionnée pour l'étude.

Vous savez, ma sœur, repartit Euphémie, que vous m'avez souvent reproché mon goût pour les romans, et ma répugnance pour des livres plus sérieux. Je veux étudier jour et nuit l'allemand, afin de pouvoir lire les philosophes, et, digne compagne de ma sœur, devenir savante comme elle.

Ce discours d'Euphémie, qui s'était toujours montrée l'ennemie déclarée du pédantisme, et qui n'apprenait l'allemand que pour suivre la mode, aurait suffi pour faire soupçonner à miss Dundas quelque projet caché. Mais elle était avide d'éloges, et avec de la flatterie, on obtenait d'elle une entière confiance. Euphémie n'était pas naturellement disposée à louer sa sœur ; il

fallait qu'elle eût quelques raisons secrètes pour sacrifier ainsi la vérité de ses sentimens à un caprice naissant. Elle avait peu d'esprit, et encore avait-il été exalté par la lecture des ouvrages d'imagination.

Après avoir dévoré les charmantes productions des Burvey, des Smith, des Cuning, son avide curiosité s'était portée sur tout le fatras des romans nouveaux, et ses manières avaient pris la teinte de ses goûts. Elle était jolie ; elle voulut devenir sentimentale. Toutes ses actions se ressentaient de l'exaltation de sa tête. Sa mise était celle d'une nymphe des bois. Ses expressions étaient toujours outrées. Quoiqu'elle n'eût jamais connu un sentiment vrai, elle avait été la victime d'une passion malheureuse, et déjà, dans diverses occasions, elle s'était imaginée être l'objet des recherches des plus beaux hommes de la

ville. En ce moment, un jeune baronet occupait toutes ses pensées; chaque jour elle allait errer sur les bords de la Serpentine (1), pour le rencontrer.... Thadéus paraît, et dès ce moment son imagination inflammable ne voit plus que lui. Deux fois, dans la même soirée, au milieu d'un bal masqué que donnait la duchesse d'Orkney, le beau Constantin revient à sa pensée.

L'infériorité de son état disparaît devant la noblesse de sa figure... Ce n'est plus un maître d'allemand; c'est un prince de quelque eour d'Allemagne, qui voyage incognito... qui veut être aimé pour lui-même... Il l'aura vue; en sera devenu amoureux, et il aura prié lady Tinemouth de l'introduire à la faveur de ce travestissement.

Du moment que cette idée fut entrée dans sa tête, elle y donna une croyance

(1) Rivière qui arrose une des promenades de Londres.

entière. Alors il fut résolu qu'elle le traiterait selon son rang, sans paroître toutefois soupçonner son déguisement; il faudrait aussi ne lui montrer que des sentimens dignes de sa générosité et de sa délicatesse.

L'imagination remplie de ces chimères, elle se mit au lit, et rêva que **M. Constantin**, devenu un souverain, lui avait offert sa main, et qu'elle marchait à l'autel accompagnée d'une suite de princes et de princesses.

Elle s'éveilla le lendemain dans une extase qui lui sembla prophétique; et prenant ses livres, elle commença à feuilleter la leçon que Constantin lui avait dit d'appendre.

XVI.

Le lendemain, le comte Sobieski traversait *Cavendish square* pour se rendre à *Harley street*, lorsqu'il rencontra lady Sara Ross. Sara s'était entretenue la veille avec miss Dundas au bal de la duchesse d'Okney, où Euphémie s'était montrée dans le costume d'Héloïse; et son ame jalouse avait frémi de l'idée qu'elle semblait annoncer de vouloir captiver le charmant Abeilard qu'elle avait choisi pour diriger ses études. Elle eut bientôt pénétré la situation où la plaçait son imagination exaltée; et sans se trahir, elle avait appris d'elle l'heure à laquelle devait venir son maître le jour suivant!

Satisfaite de ces renseignemens , le cœur déchiré de douleur , Sara s'était à l'instant retirée de la salle du bal , avec la résolution de se trouver le lendemain sur le passage de Thadéus. Il y avait déjà une heure qu'elle se promenait sur la place , lorsqu'elle l'aperçut. Il allait passer près d'elle sans la voir , mais elle l'aborda , et le comte lui témoigna toute la joie qu'il avait de cette rencontre.

Si vous êtes réellement bien aise de me voir , dit-elle avec un sourire forcé , faisons un tour sur la place ; je veux vous parler. Thadéus s'inclina , et lady Sara prenant son bras , marcha quelque temps en silence à côté de lui. Le comte se rappela en ce moment qu'il était deux heures , et sentant combien il serait malhonnête de faire attendre les miss Dundas , il dit à lady Sara : Je suis forcé , madame , de vous prier de me donner vos ordres ; l'heure où je de-

vrais être chez les miss Dundas est déjà passée.

Oui, répondit lady Sara avec dépit, miss Euphémie m'a beaucoup parlé hier de vous ; mais, monsieur Constantin, comme votre amie, je dois vous avertir de vous tenir en garde contre ses artifices, ainsi que contre ceux d'une autre personne qui devrait mettre moins de hardiesse dans ses manières.

Que voulez-vous dire, madame ? reprit Thadéus étonné de sa vivacité, et ne sachant de qui elle voulait parler en dernier lieu.

Un peu de réflexion vous l'apprendra, répondit lady Sara, qui voulait éviter une explication où l'avait entraînée un double mouvement de jalousie. Elle peut être une très-bonne fille, mais j'ose dire qu'une personne qui a promis sa main ne devrait pas être si coquette avec vous. Quelle raison miss Égerton

pouvait-elle avoir d'exiger que vous soyez habillé à l'anglaise ? Votre promptitude à obéir doit lui montrer le danger de sa conduite.

Lady Sara ! s'écria le comte avec chagrin, j'ai de la peine à vous comprendre, et je puis assurer que dans tout ce que vous me dites, vous vous êtes mépris. Qui a pu être témoin de la franchise de miss Egerton, de la vérité de son attachement pour M. de Montrésor, ne peut la soupçonner d'une pensée qu'elle ne se ferait pas honneur d'avouer. Quant à moi, dit-il en baissant la voix, de tous mes défauts, le dernier est la présomption ; et j'affirme, sur mon honneur, qu'en changeant de costume, je n'ai eu d'autre motif que celui de me soustraire à ses plaisanteries. — Êtes-vous sincère, monsieur Constantin ? dit lady Sara, souriant de plaisir. — C'est d'exacte vérité, madame ; et je me

croirai heureux si cette explication peut vous satisfaire. — Ah! monsieur Constantin, reprit-elle en laissant échapper un long soupir, c'est par pure amitié que je vous parle ainsi; et elle baissa les yeux. — Vous m'honorez beaucoup, madame... — S'il en est ainsi, pourquoi ne m'accorderiez-vous pas la même confiance qu'à lady Tinemouth? Mon père a beaucoup de crédit, et j'aurais plus de moyens qu'elle de vous rendre service.

A cet égard, lady Sara se trompait étrangement. Elle ne connaissait pas le caractère de celui qu'elle voulait séduire.

Je suis reconnaissant de votre générosité, répondit Thadéus; mais je ne puis profiter de vos offres. Quoique mon roi soit prisonnier, je me regarde toujours comme son sujet, et je ne puis accepter d'emploi d'un gouvernement qui est l'allié de ses ennemis.

Vous méprisez donc mon amitié! reprit-elle d'un ton chagrin. — Non, madame, elle m'honore plus que je ne le mérite; et je sens ma reconnaissance augmenter pour lady Tinemouth, lorsque je songe que c'est à elle que je dois l'honneur de vous connaître. — Comme il vous plaira, monsieur Constantin. Mais j'attends comme une marque de votre confiance que vous vous mettiez en garde contre les séductions de miss Euphémie. La petite personne est aussi artificieuse que vaine. Son manège est d'attirer l'attention de tous les hommes; et ensuite, quand elle s'est bien assurée de leur affection, laissant tomber le masque de sa feinte sensibilité, elle les tourne impitoyablement en ridicule.

Je vous remercie, madame; mais à cet égard, je suis parfaitement tranquille. — Comment, dit lady Sara vivement! ... et votre cœur? Elle s'arrêta et baissa les yeux à terre.

Non, madame, répondit Thadéus en soupirant; mais par un motif bien différent, je ne puis donner mon cœur à l'amour. D'ailleurs le titre sous lequel j'ai été présenté à lady Dundas ne permettrait qu'au plus vain des hommes de se flatter qu'on pût prendre pour lui un tel sentiment. Cependant, madame, je reconnais toute l'obligation que je dois vous avoir.

Lady Sara fut très-contente de la première partie de cette réponse: le comte l'assurait que son cœur était libre, il acceptait l'offre de son amitié, et elle ne doutait plus qu'en suivant son plan de séduction; elle ne parvint à allumer dans son ame un feu semblable à celui qui la consumait.

Alors elle appela ses gens; et après avoir engagé Thadéus à se trouver le lendemain chez lady Tinemouth, elle se retira.

Euphémie était seule dans la biblio-

thèque quand le comte entra. Il commençait à lui faire des excuses de l'avoir fait attendre, quand la jeune miss l'interrompant d'un air gai : Ne me parlez pas de cela ; vous n'avez fait attendre que moi , et je vous pardonne aisément. Ma mère et ma sœur sont sorties pour aller voir le dîner des ramoneurs ; moi j'ai préféré de rester pour prendre ma leçon.

Thadéus la remercia de son indulgence, s'assit, et voulut lui faire répéter la leçon qu'elle avait dû apprendre, et dont elle ne savait pas un mot : ce qui la fit beaucoup rire.

Peut-être madame n'y a pas jeté les yeux, dit Thadéus en souriant !

En vérité, je n'ai pas cessé d'y penser ; mais pardonnez-moi, monsieur Constantin, j'ai tant de peine à apprendre les langues, et cet allemand est si dur, au moins pour mes oreilles !..... Ne pourriez-vous pas m'enseigner toute

autre chose que ce mauvais jargon? ... vous pourriez me donner une autre leçon... Ah! enseignez-moi à lire élégamment nos poètes... Shakspeare, par exemple... je suis folle de Shakspeare!

Ce serait une grande présomption dans un étranger. — Pas du tout... si vous le voulez, commençons. Tenez, voilà Roméo et Juliette.

Cela ne m'est pas possible, madame, dit Thadéus en remettant le livre. Je comprends cet auteur, comme vous entendrez bientôt nos poètes, si vous voulez vous donner quelque peine; mais il me serait impossible de le lire haut.

Combien vous m'impatientez! Je veux pourtant que vous me lisiez quelque chose... Prenez ce Werther, que l'ambassadeur de Prusse a donné à ma sœur. Il dit qu'il est bien plus doux dans la langue où il est écrit. — Mais vous n'en comprendrez pas un mot! ...

— C'est égal, je le sais par cœur en anglais, et si vous voulez lire la dernière lettre à Charlotte, je vous suivrai.

Pour satisfaire cette étrange petite personne, Thadéus chercha cette lettre et la lut avec une expression de sensibilité qui était naturelle à sa voix et à son caractère. Lorsqu'il eut fini, il ferma le livre, et s'apercevant que les beaux yeux d'Euphémie étaient remplis de larmes qu'elle essuyait, il lui dit galamment : Votre mémoire fait honneur à votre sensibilité, madame.

— Je vous suis obligée, monsieur Constantin ; vous voyez par mon extrême émotion que je sais sentir *Goethe* !

Thadéus s'inclina, ne sachant comment répondre à une si singulière créature.

Vous êtes Allemand !... avez-vous vu Charlotte ? — Non, madame. — J'en suis fâchée, j'aurais été bien aise de savoir quel était son genre de beauté.

Mais pensez-vous qu'elle fût si cruelle avec Werther? ... avez-vous connu Werther? — Non, madame. Cette histoire est arrivée avant que je fusse né.

Cela a été malheureux pour lui... je suis sûre que vous auriez été les meilleurs amis du monde. Avez-vous une amie, monsieur Constantin? Comme le comte la regardait avec surprise, elle se mit à rire de l'étonnement qu'il exprimait.

Par une amie, je ne veux pas dire une sœur, une mère, des parens; tout le monde en a. J'entends une amie bien tendre, pour qui vous n'avez point de secrets, qui soit une autre vous-même, une seconde ame; en un mot, un être dont l'existence vous fasse oublier la vôtre.

A la vivacité, et surtout à la singularité de ces questions, Thadéus était resté immobile, les yeux fixés sur cette belle enthousiaste, qui avait encore eu

le temps de lui répéter avez-vous une amie, avant qu'il eût eu celui de répondre. Une inclination de tête fut tout ce qu'elle put en obtenir; ce qui ne remplissait pas ses vues.

Le comte n'avait jamais vu une conduite pareille dans une femme; et il aurait regardé miss Euphémie comme une folle, s'il n'avait été prévenu par miss Egerton. Cette folie avait pourtant un but réel. Euphémie en voulait au cœur de Thadéus. Le son de sa voix, pendant la lecture de Werther, avait fait sur elle une impression profonde; et elle s'était décidée à employer tous les moyens.

Telles étaient les occupations de Thadéus: ses leçons d'allemand et ses dessins. Il employait ses matinées à ce travail, dont le produit devait servir à l'acquitter avec mistress Robson. L'allemand devait payer les frais de la maladie de son ami, lorsque les dames

d'Harley street auraient le temps de lui remettre le prix de ses leçons.

Mais les miss Dundas avaient trop d'argent pour en faire un bon emploi : elles s'en servaient comme les joueurs font des jetons , sans en calculer la valeur. Tous leurs désirs étaient satisfaits avec une telle facilité , qu'elles regardaient leur opulence comme une nécessité de leur situation , dont elles croyaient soutenir l'élévation , en consacrant exclusivement leurs richesses à donner des fêtes brillantes , à acheter de somptueuses bagatelles. Aussi indifférentes sur la source , comme sur l'emploi de ces richesses , ces belles dames les prodiguaient , sans daigner se rappeler que leur maître d'allemand devait recevoir un autre prix de ses leçons que l'honneur de les donner.

Quoique miss Dundas mît beaucoup de négligence dans ses études , elle n'en était pas moins exigeante envers

son maître. Souvent même elle lui reprochait d'une manière peu aimable de ne pas l'avancer davantage ; tandis qu'elle n'aurait dû imputer qu'à la médiocrité de son esprit et à son insouciance, le peu de progrès qu'elle faisait dans ses études. Si avec de l'argent on avait pu aplanir la route de la science, Diana aurait été la femme la plus instruite de l'univers ; mais comme on ne pouvait parvenir à la science que par les plus grands efforts, la pauvre Diana restait ignorante, et s'en prenait à la faiblesse de ceux qu'elle honorait du soin de l'instruire.

Thadéus supportait les humeurs de Diana avec d'autant plus d'indifférence qu'il la méprisait souverainement ; mais sa conduite avec la jolie Euphémie n'était pas aussi facile. Elle n'avait renoncé à voir dans Thadéus un prince déguisé, que pour se livrer à mille autres extravagances.

Diana s'était bien aperçue que sa sœur était dans un de ses accès d'amour, mais elle n'en soupçonnait pas l'objet, et s'en inquiétait peu. La belle Euphémie, selon son usage dans ces sortes d'occasions, se livrait à la solitude; elle laissait son domestique à la porte du parc, et allait chaque jour y promener ses tendres rêveries. Elle revenait ensuite, ajustait ses cheveux à la manière d'une Madone du Guide, qu'un jour Thadéus avait admirée devant elle; et s'asseyant dans une attitude étudiée, elle fixait ses regards sur la porte par où il devait entrer.

Pendant la leçon de sa sœur, elle observait ses regards, ses moindres mouvemens; et dès qu'il avait fini, elle commençait la sienne, avec plus d'ardeur que d'attention. Le reste du temps se passait à traduire en allemand des devises qu'elle avait composées pour boîtes, des corbeilles ou autres choses de ce genre.

Un jour que le comte s'était fatigué à donner un sens raisonnable à toutes ces futilités, Euphémie voyant sa sœur à l'autre bout de la chambre avec l'honorable M. Lascelles (car miss Dundas, pour donner de l'éclat à ses nouvelles études, avait ouvert sa bibliothèque aux visites du matin), tira de sa poche un papier, et le remit mystérieusement à Thadéus, en le priant de le traduire dans la langue qu'il préférerait. Le comte surpris le tenait dans sa main. — Mettez-le dans votre poche, dit-elle avec précipitation; ma sœur le verrait....

Thadéus lui obéit, et la petite beauté parut enchantée. Comme il allait se retirer, elle le rappela, et lui demanda s'il verrait bientôt lady Tinemouth. — Ce soir, madame. — En ce cas, monsieur, dites-lui que j'irai passer une heure de la soirée avec elle; présentez-lui cette rose avec l'expression de mes

sentimens, et en la lui remettant, elle ajouta à voix basse : Vous me direz ce que vous pensez des vers que je vous ai remis. Thadéus embarrassé s'inclina, et sortit.

Quelques jours auparavant, elle avait donné au comte cette devise :

Frighted love like a wild beast shakes the wood in which it hides.

Thadéus n'avait pu s'empêcher de rire de cette singulière conception. — Traduisez-la, je vous prie, monsieur Constantin, dans le français le plus expressif; car je veux la mettre sur un médaillon que je destine à la personne que j'estime le plus dans le monde.

Il y avait quelque chose de si étrange dans cette devise, qu'il avait eu de la répugnance à laisser Euphémie s'exposer ainsi au ridicule; et songeant à

donner à la phrase un sens plus raisonnable, il lui avait dit : Je craindrais, madame, de ne pouvoir la traduire littéralement ; sûrement vous feriez mieux que moi. — Oh non ! j'aime mieux votre français que le mien.

Thadéus, accoutumé à de pareilles folies, avait obéi sans rien dire de plus, et avait écrit ce qui suit :

« L'amour craintif se trahit lui-même, » ainsi qu'une biche timide qui agite » le feuillage qui la couvre. »

Mon Dieu ! que c'est joli, s'était-elle écriée ; et elle avait mis le papier dans son sein.

Ces mots, *se trahit lui-même*, que Thadéus avait ajoutés au texte, lui avaient valu le paquet qu'il venait de recevoir. L'imagination toujours active d'Euphémie avait interprété que c'était, de la part de Thadéus, une manière délicate de lui déclarer sa passion. La biche blessée, c'était lui.

De retour chez lui, Thadéus tire de sa poche le paquet. Quelque chose s'en échappe et tombe à terre; il le ramasse.. c'était un médaillon en émail bleu, sur lequel étaient gravés en lettres d'or les mots qu'il avait ajoutés. Il ouvre ensuite l'enveloppe; elle contenait une copie de la belle traduction de l'ode de Sapho par M. Addison, avec ces mots écrits au haut de la page : *A celui qui saura les appliquer.*

Thadéus jeta les vers et le médaillon sur la table, et demeura quelques instans à réfléchir comment il pourrait se dégager d'une position si étrange. Il pensait à cesser ses leçons aux deux sœurs, lorsque ses yeux venant à se porter sur les traits souffrans de son pauvre ami, il s'écria : Non, je supporterai tout pour l'amour de toi, brave Buthou, malgré la répugnance que j'éprouve.

Il avait trop bien observé le carac-

tère de miss Euphémie pour ne pas sentir que cette tendresse apparente qui la portait à des actions aussi singulières, n'était qu'un pur caprice : c'est pourquoi il prit le parti de la traiter avec le plus grand respect, espérant par là faire finir plus promptement cette folie.

L'amour d'Euphémie n'était effectivement qu'une fantaisie du jour, qui devait être détruite le lendemain par celle qu'un autre caprice inspirerait.

Il n'en était pas de même de lady Sara. Son caractère emporté ne pouvait supporter long-temps la contrainte que lui imposait le rôle d'amie. Chaque attention qu'il avait pour lady Tine-mouth ou pour miss Egerton était un coup de poignard pour elle. Le comte vit enfin tout l'excès de la passion qui entraînait Sara. Sous les dehors de la politesse due à son sexe, il chercha, par sa froideur, à arrêter un senti-

ment qui menaçait sa tranquillité pour jamais.

Lady Tinemouth aussi avait enfin ouvert les yeux sur la dangereuse situation de son amie. Elle hésitait cependant encore... , lorsqu'un soir lady Sara se trouvant seule avec elle, en attendant Thadéus, lui fit l'aveu de sa malheureuse passion : un torrent de larmes suivit ce funeste épanchement.

Ma chère Sara, dit lady Tinemouth, par grâce rappelez-vous ce que vous devez au capitaine Roos !

Je ne l'oublierai pas, répondit-elle en penchant sur son sein sa tête abattue. Quoique je ne puisse voir Constantin sans que mon cœur ne se rappelle avec horreur les sermens que j'ai faits à mon époux, je suis à lui. je le hais!... mais je ne m'écarterai jamais de mes devoirs.

Chère lady Sara, faites plus encore ! cessez de voir M. Constantin.—Que

me demandez-vous, cruelle amie ! il me serait plus aisé de cesser de vivre. Tout mon bonheur est en lui ; ce n'est qu'auprès de lui que je perds le sentiment de mes peines.

Ma chère lady Sara, vous cherchez vous-même le danger. — Ne me pressez pas davantage, lady Tinemouth. Voulez-vous me réduire au désespoir ? Ne suis-je pas assez malheureuse, continua-t-elle avec l'expression de la plus sombre douleur ! Pourquoi vous ai-je connue ! . . . pourquoi me l'avez-vous fait connaître ! . . . S'il y a du danger, c'est vous qui m'y avez exposée.

Que vous m'affligez, Sara, par ces reproches injustes ! N'êtes-vous pas engagée ? Et malgré les charmes de sa figure, pouvais-je soupçonner . . .

Non, non, s'écria Sara en interrompant la comtesse ; ce n'est point la beauté de Constantin qui m'a séduite, quoiqu'il n'y ait pas au monde une

créature plus parfaite ; ce sont les éloges pompeux que miss Egerton et vous en faisiez continuellement. Sans cesse vous me parliez de son courage ; sans cesse vous me répétiez qu'il avait tout sacrifié à sa patrie , puissance , honneurs , richesses. Vous me vantiez son humanité , sa grandeur d'ame ! Ce sont ces discours qui ont enflammé mon imagination , qui ont subjugué mon cœur. Ce n'est pas sa beauté ; je ne suis pas aussi méprisable.

Chère lady Sara , soyez plus calme , lui disait milady , ne sachant comment se conduire avec un esprit dont la violence allait au-delà de toutes ses idées. Pensez à l'abîme où vous seriez entraînée , si M. Constantin pouvait soupçonner votre amour et s'en prévaloir ; car vous savez que le plus sage des hommes n'est pas exempt de faiblesses.

Les yeux de lady Sara étincelèrent de plaisir à cette idée.

Ne craignez rien , milady, dit-elle, en voyant la comtesse tressaillir ; je connais la dignité et l'étendue de mes devoirs. Cependant, il faut que je vous l'avoue, je ne puis résister au désir de savoir si je suis aimée ; car, ajouta-t-elle avec un sentiment pénible, je n'ai encore trouvé en lui que de la froideur.

Lady Tinemouth se vit avec plaisir rassurée sur le compte de Thadéus ; c'était en lui qu'était toute sa confiance. En ce moment la porte s'ouvrit, et on annonça miss Euphémie.

Euphémie ayant témoigné à la comtesse son étonnement de ne pas voir chez elle M. Constantin, lady Sara lui lança un regard si terrible, que la petite miss en resta pétrifiée. Heureusement pour elle, quelques instans après, le comte parut, et la rendit à la vie.

Avant de sortir, le comte avait écrit un billet à Euphémie, dans lequel il lui

disait avoir choisi l'italien pour la traduction qu'elle demandait, comme la langue qui convenait le mieux à ce genre de poésie. Il ajoutait qu'il avait admiré le style du médaillon, et que la devise lui avait paru écrite très-correctement.

Lady Sara était seule sur un sofa. Croyant ne devoir plus se contraindre après l'aveu qu'elle venait de faire à lady Tinemouth, elle se livrait au dépit que lui causait le rendez-vous donné au comte par Euphémie. Ses yeux encore humides des larmes qu'elle venait de verser, cherchaient ceux de Thadéus; en ce moment il jetait un regard de surprise et de dédain sur Euphémie : elle en éprouva un sentiment de plaisir, qui s'accrut encore de l'indifférence qu'il fit paraître en saluant sa rivale; mais son ravissement fut au comble, lorsque le comte, après avoir pris avec respect la main de la comtesse,

vint s'asseoir à côté d'elle sur le sofa.

Sara, craignant que lady Tinemouth ne s'aperçût de son air de triomphe, adressa au comte quelques paroles insignifiantes : au même instant Euphémie, lui frappant sur le bras avec son éventail, lui demanda pourquoi il l'avait laissée arriver la première.

Thadéus, occupé à répondre à lady Sara, faisait peu d'attention à ce qu'elle lui disait ; elle répéta sa demande avec un peu d'humeur. Pardon, madame, répondit-il, rarement j'arrive chez lady Tinemouth avant huit heures, et il ne les est pas encore ; mais si j'avais cru être assez heureux pour vous rencontrer, j'aurais fait moi-même la commission que vous m'aviez fait l'honneur de me donner.

La soirée se passa plus agréablement que le comte ne l'avait espéré. Cependant lady Sara paraissait abattue. L'agitation violente qu'elle venait d'éprouver

lissait des traces profondes, sur son visage. Thadéus le voyait, et il souffrait de ses peines. Par égard pour l'état où il voyait cette femme charmante, et aussi pour éviter la conversation d'Euphémie, il était resté constamment sur le sofa près d'elle. Cette attention avait fait rentrer quelque joie dans l'ame de Sara, et insensiblement elle avait repris toute son amabilité.

La seule personne à qui ce changement ne pouvait plaire était la comtesse. Le sourire enchanteur de son amie lui inspirait mille craintes; elle voyait la coupe sur les lèvres de Thadéus, et redoutait pour lui l'ivresse qui pouvait en être la suite.

Euphémie, occupée à répéter des vers nouveaux, songeait avec trop d'inquiétude à ce que son maître de langues lui dirait sur les vers et le médaillon, pour observer l'ascendant que la supériorité des charmes de lady Sara pouvait pren-

dre sur le cœur de Constantin ; et elle ne croyait pas devoir redouter une rivale dans la comtesse. En ce moment un domestique vint annoncer à Euphémie que la voiture de sa mère l'attendait ; il était minuit. Elle se leva avec dépit, en disant : Sûrement il est venu chez ma mère quelqu'importun, sans cela elle ne m'aurait pas envoyé chercher d'aussi bonne heure. Moi, je trouve qu'il est très-tard, dit lady Sara, qui ne voulait pas perdre une occasion de la contrarier ; ainsi vous m'obligerez, M. Constantin, de me donner la main jusqu'à ma voiture.

Euphémie se mordait les lèvres et suivait milady en rougissant de colère. Arrivée à sa voiture, elle monte dedans ; mais elle ne laisse pas le domestique fermer la portière, avant d'avoir vu lady Sara dans la sienne : alors elle appelle M. Constantin et le prie de monter un instant.

Ce fut pour lady Sara un coup de foudre.... L'homme qu'elle aime dans la voiture de miss Dundas!..... Son dépit est extrême. — Faut-il aller à l'hôtel, lui demande son domestique?— Non..... attendez que miss Dundas soit partie.

M. Constatin, dit Euphémie d'une voix tremblante, avez-vous ouvert le paquet que je vous ai remis? — Oui, madame ; et il tenait la portière ouverte pendant qu'il lui présentait sa traduction. Vous voyez que j'ai exécuté vos ordres.

Euphémie prit avec vivacité le papier qu'il lui présentait; le comte sauta à bas de la voiture, et lui dit adieu. Les voitures partirent, et il remonta pour prendre congé de la comtesse qu'il trouva assise sur le sofa, la tête appuyée sur sa main.

Le comte lui faisait ses adieux et allait prendre congé d'elle, lorsque

milady se retournant, lui dit : Restez encore quelques instans avec moi, M. Constantin, j'ai beaucoup de choses à vous dire : nous ne serons pas troublés, car miss Egerton ne peut pas être de retour de Richemont avant le jour : je suis très-agitée.

Quel excès de confiance et de bonté ! combien vous honorez le malheureux Constantin ! Ordonnez, comtesse, ordonnez. . . Mais qu'avez-vous ? vous paraissez beaucoup souffrir. . . . vos yeux sont remplis de larmes !

Cela n'est que trop vrai, mon cher Constantin, dit milady en essuyant ses yeux encore humides de larmes. Tant que nos chagrins sont renfermés dans notre pensée nous pouvons conserver une apparence de tranquillité ; mais il est impossible d'en parler sans les laisser pénétrer.

Ah ! lady Tinemouth, s'écria le comte en s'approchant d'elle, pourquoi

une ame aussi sensible que la vôtre n'a-t-elle pas échappé au malheur !

Une ame sensible, mon ami !.....

Ah ! ce n'est pas une raison pour être à l'abri des chagrins.... mais je vous ai promis de vous dire les causes de cette mélancolie que souvent vous avez observée dans ma conversation. Jamais je ne fus plus disposée à mettre à l'épreuve votre amitié par ce triste récit ; car jamais je ne me sentis plus malheureuse et n'eus plus besoin des consolations de mes amis.

Milady se couvrit le visage de son mouchoir, et demeura quelque temps sans parler ; Thadéus attendait dans un silence respectueux qu'elle commençât, et elle le fit ainsi :

Je réclame votre indulgence, Constantin : ce soir je suis bien triste ; diverses circonstances ont aujourd'hui renouvelé mes peines, et ces larmes me soulagent.

Vous m'avez souvent entendu parler de mon fils et de mon mari, sans que jamais j'aie eu le courage de vous raconter les causes de notre séparation. Ce matin j'ai vu de ma fenêtre mon fils ; mais du moment qu'il m'a aperçue, il s'est hâté de s'éloigner. Quoique lui et son père m'aient donné bien des preuves d'indifférence, cette dernière marque d'insensibilité m'a percé le cœur. Qu'il est affreux de se voir haïe par l'enfant qui reçut de vous la vie ! Toute la tendresse d'une mère ne peut excuser ni même pallier de pareils torts.

Milady, vous jugez trop sévèrement lord Harword : peut-être est-il forcé d'obéir à son père et conserve-t-il au fond de son cœur les sentimens qu'il vous doit.

Notre cœur est trop généreux pour soupçonner dans un autre le mal qu'il est incapable de faire. Est-il possible,

grand Dieu, que je sois forcée de parler ainsi de mon propre fils ! lui qui était l'objet de toutes mes affections, et qui m'aimait plus que son existence. Ecoutez - moi, Constantin, et vous serez étonné que je vive encore quand vous verrez tout ce que j'ai eu à souffrir de lui, de son père et de cette méchante femme qui m'a privée de mon fils et de mon époux.

Lorsque lady Lovel devint la maîtresse de mon mari, elle lui persuada de m'ôter mon fils ; j'appris qu'il était malade de chagrin dans la maison de milord, à Hampshire ; on me dit qu'il était mourant. Jugez de mon désespoir. Egarée par ma douleur, et ne songeant qu'à mon enfant, je traversais le parc sans me faire annoncer, lorsque je vis cette lady Sophia s'approcher de moi, suivie de deux femmes. Une d'elles portait ma fille, qui alors était bien jeune, et l'autre un enfant, dont

cette malheureuse était la mère. J'allais presser ma petite Albina contre mon sein..... mais lady Sophie saisissant mon bras Il me semble l'entendre encore! — Madame, sortez d'ici, ou j'emploierai la force. Je me débattis en vain; en vain je la suppliai de me permettre d'embrasser ma fille; elle me retint avec plus de violence, et sans avoir égard à mes cris, elle ordonna aux deux femmes d'emporter les enfans. Réduite au désespoir, je tombai à ses genoux, je la conjurai, par les sentimens d'une mère, de me permettre d'embrasser mon fils mourant; je lui promis de chérir son enfant comme le mien, si jamais il pouvait avoir besoin de protection. La cruelle se rit de mes prières, et me laissa évanouie sur la terre.

Revenue à moi-même, je me vis dans les bras d'un domestique à qui lord Tinemouth et lady Sophie ordon-

nèrent de m'emporter hors du parc. Je tombai aux pieds de mon époux ; il me frappa , me renversa à terre. —Otez-la de mes yeux , dit-il. . . elle est folle !

On m'emporta plus morte que vive. Ses domestiques me conduisirent par pitié dans une auberge , où une fièvre ardente jointe à un délire affreux , me retint trois semaines. Depuis ce moment , je n'ai pas eu un jour de santé.

Thadéus était saisi d'une telle horreur , qu'il ne pouvait parler.

En vous racontant mes malheurs , reprit milady , je n'ai suivi aucun ordre ; les événemens les plus cruels sont ceux qui se sont présentés les premiers à ma mémoire : je vais donner plus de suite à mon récit.

Le comte de Tinemouth m'épousa par passion : car je n'ose donner le nom d'amour au sentiment qu'il eut pour

moi; quoique, ajouta-t-elle en écartant son voile, ces traits flétris par la douleur attestent que jamais homme ne fut plus aimé. J'avais quinze ans lorsque Stanhope vint chez mon père, M. Cumnor, qui habitait Berkshire. Son père, alors milord Harwold, et le mien avaient été amis de collège. Il fut reçu comme devait l'être le fils d'un ancien ami, et passa avec nous une partie de l'automne. Ce fut pendant ce voyage qu'il me déclara sa passion. Stanhope était jeune, beau, séduisant; mon cœur répondit à son amour. J'étais heureuse alors! mais ce bonheur dura peu. Son père le rappela, et nous fûmes obligés de nous séparer. Par une timidité naturelle aux filles de mon âge, je n'avais confié à personne mon attachement pour lui; et nous nous séparâmes avant que mes parens en eussent eu connaissance.

Deux mois après, je reçus une lettre

de M. Stanhope dans laquelle il me pressait de fuir avec lui en Ecosse. Il me marquait que son grand-père, le comte de Tinemouth, voulait le marier à lady Sophia Lovel, jeune veuve qui était la nièce favorite d'un des hommes du royaume qui avait le plus grand crédit alors; qu'il avait avoué au comte son amour pour moi, mais que milord, dont la violence est extrême, s'était livré aux plus grands emportemens contre moi et ma famille; qu'alors oubliant lui-même ses devoirs envers son père, il lui avait déclaré hautement qu'il n'y avait pas de pouvoir au monde qui pût le forcer à épouser une femme aussi décriée que lady Sophia, et l'obliger à m'abandonner. Il finissait en me renouvelant ses instances de l'accompagner en Ecosse.

L'inquiétude que me causa cette lettre m'engagea à la montrer à mes parens. Mon père répondit à Stanhope

d'une manière convenable à son caractère, mais qui ne fit qu'aigrir son chagrin.

Il courut chez son grand-père, lui reprocha d'avoir détruit son bonheur, et le provoqua au point que le vieux lord tira son épée sur lui : sans la présence de lord Harwold, dont la douceur naturelle saisissait tous les moyens de conciliation, la plus terrible catastrophe aurait pu arriver. Tout ce que lord Harwold put obtenir de la colère inflexible du comte de Tinemouth fut de permettre à Stanhope de voyager sur le continent.

De son côté, mon père employa tout son pouvoir pour m'empêcher de consentir à un mariage secret ; et comme l'aïeul de M. Stanhope resta toujours inexorable, son excellent père, milord Harwold, le détermina enfin à accompagner un de ses parens qui allait voyager, et ils s'embarquèrent

pour la France. Mais peu de temps après s'étant brouillés à la suite d'une querelle très-vive, lord Stanhope s'était séparé de son cousin, sans que personne sût pendant long-temps où il était allé.

Je fus la première qui reçus de ses nouvelles. Il y a vingt-trois ans environ, en 1771, que je reçus une lettre de lui; elle était datée d'Italie. Il me disait qu'il avait vécu dans la plus profonde retraite pendant son exil, sous le nom supposé de Sackville....

A ce nom, Thadéus pousse un cri d'horreur..... tous les traits de son visage sont décomposés..... il reste anéanti..... — Qu'avez-vous, Constantin! qu'avez-vous, dit la comtesse en lui prenant la main?.....

Thadéus venait de recevoir un coup terrible. Il fut quelques instans avant de pouvoir se remettre.

Enfin se faisant une extrême violence :

Continuez, je vous prie, madame. Cela ne sera rien... je suis sujet à ces accidens... Continuez, je vous prie; je me remettrai en vous écoutant.

Non, je ne veux pas abuser de votre complaisance... je reprendrai dans un autre moment ce triste récit. — Je vous en supplie, milady; jamais je ne fus plus disposé à vous entendre. — Êtes-vous sincère, mon ami? je crains de vous fatiguer. — Non... continuez, je vous prie; et surtout n'oubliez rien de ce qui a rapport à cet anglais barbare qui vous a épousée. — Barbare!... il n'est que trop vrai, s'écria la comtesse; et elle poursuivit ainsi:

Lorsque Stanhope revint en Angleterre, son aïeul était mort. J'avais aussi perdu mon père, qui seul aurait pu empêcher notre union..... et mes malheurs; son père, alors comte de Tinemouth, ne s'y était jamais opposé: nous fûmes unis.

Le respectable père de mon mari m'avait offert une retraite sur les bords de la Wye, où j'ai passé les trois plus heureuses années de ma vie. Mon mari, ma mère et mon fils, encore enfant, suffisaient à mon bonheur. J'en sentais trop le prix pour le voir durer long-temps !

Quelques amis de mon mari étant venus de Londres nous voir, à leur retour ils l'engagèrent à les y accompagner. Stanhope, alors comte Harwold, résista long-temps à leurs instances ; il ne voulait pas me quitter au moment de mes couches ; enfin ils l'entraînèrent, mais ce fut avec beaucoup de peine. C'est de ce fatal moment que tous mes malheurs ont commencé.

Lord Harwold, au lieu de revenir au bout de quinze jours comme il me l'avait promis, différa son retour sous différens prétextes. Dans cet intervalle, mon Albina vint au monde. Je songeais

avec délices au moment où je pourrais la présenter à son père ; mais elle avait déjà trois mois lorsqu'il arriva ; . . . et combien alors il était changé ! . . .

Lady Tinemouth s'arrêta en ce moment pour essayer les larmes que lui arrachait ce triste récit. Thadéus était assis devant elle , la tête appuyée sur ses deux mains ; il paraissait violemment ému.

Quelle consolation j'éprouverais, s'écria-t-elle avec un sentiment de reconnaissance pour la sensibilité qu'il lui montrait, si je pouvais espérer de trouver un jour dans mon fils la moitié de la pitié que vous avez pour mes peines !

Thadéus lui pressa la main, sans oser répondre. Il craignait de faire connaître à la comtesse, qu'une émotion aussi forte avait une autre cause que les malheurs qu'elle venait de lui confier. Cet Harwold, ce barbare époux était le même homme qui, sous le nom

de Sackville, avait rempli d'amertumes les jours de sa mère. Il lui devait son existence.... cette idée l'humiliait.... elle était accablante.

Il me serait impossible, reprit la comtesse, de vous peindre toutes les nuances qui me firent connaître successivement que j'avais perdu le cœur de mon époux. Avant la fin de l'hiver, il me quitta encore une fois : je ne l'ai pas revu depuis, jusqu'au jour cruel où il me frappa.

Lord Tinemouth vint dans le Monmouthshire six semaines après le départ de mon mari. Je revis mon beau-père avec un mouvement de surprise et de joie qui fit bientôt place à d'autres sentimens, lorsqu'il m'apprit, avec tous les ménagemens possibles, que, pendant le premier séjour de lord Harwold à Londres, il passait toutes les soirées chez lady Sophia Lovel. Cette femme, ajouta-t-il, est la créature la

plus artificieuse qui existe. Vous savez que mon père, malgré sa mauvaise réputation, voulait l'unir à mon fils : il semble qu'elle veuille à présent se venger du refus de lord Harwold. Le caractère de votre époux a une malheureuse analogie avec celui de son aïeul ; il ne peut supporter la moindre contradiction, et la flatterie a tout pouvoir sur lui. Sitôt que lady Sophia eût découvert ce faible, il ne lui fut pas difficile de s'emparer de son esprit. Alors, par toutes sortes de séductions, elle est parvenue à persuader à votre mari que vous abusiez de votre ascendant pour l'éloigner du monde. Mon fils, trompé, a consenti à l'accompagner en Espagne.

Vous pouvez imaginer, mon cher Constantin, tout ce que j'eus à souffrir pendant ce fatal récit : j'étais dans un état affreux. Lord Tinemouth craignant de me laisser seule dans un tel

désespoir, m'emmena avec lui à Londres : je trouvai quelques consolations dans le sein de cet estimable ami ; mais quatre mois après il me fut enlevé. Sa mort rappela le nouveau comte Tinemouth en Angleterre, et il arriva avec sa maîtresse au moment où j'étais retenue au lit par une maladie qui était la suite de toutes mes peines.

Ils s'emparèrent aussitôt de toute la maison de mon généreux protecteur, et ordonnèrent à ma mère d'en sortir à l'instant avec moi. On me transporta sans connaissance dans une maison voisine ; mais lorsque ma mère alla demander mes enfans, on ne lui permit pas de les voir. La cruelle lady Sophia, excitée par la haine implacable qu'elle m'avait vouée, persuada à mon mari de les retenir. Ce fut peu de temps après qu'arriva la terrible scène que je vous ai racontée.

Depuis ce moment, mon époux

n'a cessé de me prodiguer les insultes les plus cruelles, et j'en ai reçu de plus pénibles encore de mon fils. On m'avait conseillé d'intenter un procès à mon mari pour avoir mes enfans, je l'ai perdu. Ma séparation fut prononcée, et j'obtins une pension de six cents livres sterl., qu'à peine il daigne me payer.

Il me fut, en outre, enjoint de ne jamais parler à lui, à mon fils ou à ma fille. Mon cœur n'a pas reconnu la justice de cette sentence, et j'ai écrit plusieurs fois à mes enfans.

Lord Harwold, mon fils, à qui son père a inspiré toute sa cruauté, m'a renvoyé mes lettres sans les ouvrir, ou y a répondu d'une manière insultante. Ma fille a toujours gardé le silence, et je ne l'ai pas revue depuis le moment où on l'éloigna de mes yeux dans le parc de Tinemouth. En vain son frère veut me persuader qu'elle me déteste,

je ne puis le croire ; et l'espérance d'embrasser mon enfant, si je survivais à son père, est ma seule consolation. Si elle est trompée, j'emporterai ma douleur dans la tombe.

Quand lady Tinemouth eût cessé de parler, Thadéus crut qu'il était temps de rompre le silence, s'il ne voulait faire soupçonner à milady la part intéressée qu'il prenait lui-même à ce funeste récit.

Bon, sensible Constantin, un cœur tel que le vôtre ne portera jamais la douleur dans le sein d'un époux vertueux !. . . . Telle fut la pensée qui se présenta à lady Tinemouth, pendant que Thadéus lui exprimait avec la plus vive émotion combien il était affecté de ses peines. Puisse le ciel, ajouta Thadéus, adoucir vos maux, et pardonner à votre époux ! Puis, il lui serra la main et se retira.

Il parcourait les rues sans savoir où

il allait, comme un homme agité par les furies. Les watchmen annonçaient qu'il était plus de trois heures, et il errait encore dans les rues obscures de *Tottenham court*, lorsque des cris perçans rappelèrent son attention. Des tourbillons de fumée, mêlés d'étincelles, s'élevaient dans les airs. Il avance et voit une maison en feu; les flammes sortaient par les fenêtres avec violence, et les spectateurs demeuraient immobiles d'effroi, ou demandaient vainement des secours.

Au moment où le comte arrivait, deux ou trois femmes, à peine vêtues, fuyaient en faisant retentir l'air de leurs cris. Personne ne sauvera-t-il mes enfans, s'écriait l'une d'elles avec l'accent du désespoir! qui me les rendra!.. En ce moment elle était près du comte. — Où? à quel étage?..... dans quelle chambre? demande Thadéus avec vivacité... — Là... dans cette

chambre.... où les flammes vont atteindre... elle lui montrait de la main... — Restez, dit le comte avec fermeté, restez madame ; et aussitôt il s'élançe avec intrépidité dans la maison, au milieu des tourbillons de flammes et de fumée. Arrivé à la chambre des enfans, il trouve enfin leur lit. Un seul y était ; il le prend dans ses bras, et se hâta de descendre, lorsque des cris qu'il entend dans une autre partie des bâtimens le font hésiter ; toutefois, pensant qu'il fallait en sauver un plutôt que de hasarder de les perdre tous deux, il gagna la rue au moment où une voiture de poste s'arrêtait pour demander les détails de cet affreux événement. La portière de la voiture était ouverte ; Thadéus y voyant des femmes, jette l'enfant endormi sur les genoux d'une d'elles, sans dire un mot, et rentrant avec impétuosité dans la maison, il vole au secours de l'autre.

Les flammes avaient fait un progrès terrible. Ses habits, ses cheveux, ses mains étaient brûlés ; il courait de chambre en chambre, en suivant les cris de l'enfant qui semblait changer de place à mesure qu'il s'avavançait. Enfin, au moment où la maison menaçait de s'écrouler, il trouve un passage qu'il n'avait pas encore remarqué, et à sa grande satisfaction, il aperçoit l'enfant, qui fuyait par un escalier dérobé. L'enfant s'élance dans les bras de Thadéus, qui, après divers détours, parvient enfin dans la rue où la foule du peuple l'entoure et le comble de bénédictions.

Tandis que la pauvre mère serre son fils dans ses bras, et l'accable de caresses, Thadéus se retire de la foule et gagne son logis, emportant dans son ame ce doux sentiment de bonheur qui est toujours la récompense d'une bonne action. Il avait besoin de cette conso-

lation pour charmer la douleur que lui avait causée le tableau des vices d'un homme qui lui tenait de trop près, pour qu'il pût en entendre le récit sans en être vivement affecté.

Le lendemain Thadée se réveilla
l'esprit plus libre qu'il n'avait pu le
croire, après les événements extrordi-
naires de la veille. La fatigue et l'in-
quiétude qu'il avait éprouvées avant
d'aller au spectacle, et ses pensées,
son courage et son espoir. Alors ven-
ant à lui-même, il put enfin réfléchir
au récit de lady Timonelli, et sur-
tout l'impression qu'il en avait reçue.
Car quoique la sensibilité du comte fût
extrême, et qu'il ne fût pas toujours le
maître d'en donner les effets, il avait
un regard si impassé, qu'il répri-
mait la curiosité lorsque elle devenait
importune, et qu'il n'était pas facile
de le pénétrer.

XVII.

Le lendemain Thadéus se réveilla l'esprit plus libre qu'il n'aurait pu le croire, après les événemens extraordinaires de la veille. La fatigue et l'inquiétude qu'il avait éprouvées ayant donné un autre cours à ses pensées, son courage s'était ranimé. Alors rendu à lui-même, il put enfin réfléchir au récit de lady Tinemouth, et surmonter l'impression qu'il en avait reçue. Car quoique la sensibilité du comte fût extrême, et qu'il ne fût pas toujours le maître d'en dominer les effets, il avait un regard si imposant, qu'il réprimait la curiosité lorsqu'elle devenait importune, et qu'il n'était pas facile de le pénétrer.

Le lendemain de l'incendie , un essaim de papillons à la mode s'était rassemblé dans la bibliothèque de miss Dundas. Un de ces êtres qui conservent généralement l'impression du dernier qui a parlé, l'honorable M. Lascelles , prenant la parole, et s'adressant à miss Beaufort, qui venait d'entrer : — J'espère , miss , que vous ne pensez pas à ternir l'éclat de vos beaux yeux par l'étude de ce stupide langage ! — De quelle langue parlez - vous , M. Lascelles ? je ne fais que d'arriver, et j'ignore le sujet de l'entretien.

Parbleu, cela est vrai ! je veux dire ce triste jargon , qu'un maître plus triste encore enseigne à ces dames ; nous cherchons à persuader à miss Euphémie que cela lui gâtera la bouche.

Vous ne me comprenez jamais , interrompit vivement miss Dundas ; je n'ai pas dit un mot contre cette langue. Je reprochais seulement à Euphémie

ses attentions pour un maître payé pour l'enseigner.

C'était ce que je pensais, reprit Lascelles, en s'inclinant profondément.

Que pensez-vous, monsieur, demanda dédaigneusement la petite beauté ? Au surplus, je n'en veux rien savoir. Eh ! qu'apprendre de vous !.. Vous ressemblez à un mauvais miroir, dont les défauts se représentent sur la figure qu'il repète.

Bien bonne, en vérité, miss Euphémie ! Sur ma parole, c'est de l'esprit le plus subtil ; cela ferait honneur à Shéridan ou à votre sœur.

M. Lascelles, repartit Euphémie, de plus en plus impatientée, tant d'impertinence ne convient pas à un homme bien élevé. — Sur mon ame, miss Euphémie !.....

Je ne puis concevoir, s'écria miss Dundas en l'interrompant, où ma

sœur a pris des idées si bassement démocrates.

Je ne suis point une démocrate, Diana, répondit Euphémie en se levant de son siège ; je ne veux point être insultée. D'ailleurs je sais que vous ne parlez que par envie, parce que M. Constantin a dit que ma mémoire était meilleure que la vôtre. Elle sortit en disant ces mots.

Miss Dundas adressant la parole à miss Beaufort : Vous voyez, ma chère, un triste exemple du caractère d'Euphémie. Cependant j'espère que vous ne la jugerez pas trop sévèrement. La pauvre enfant !.... nous l'avons tous gâtée.

Cela peut être, répliqua un peu froidement miss Beaufort ; mais je crois que si vos avis avaient été donnés en particulier, elle ne se serait pas autant fâchée.

Miss Dundas rougissant d'une improbation qu'elle n'attendait pas :

Vous croyez cela, ma chère ; cependant demandez à M. Lascelles et à M. Berrington, ils vous diront...

De grâce, ne me fourrez point dans toute cette bagarre, interrompit le vicomte, qui était occupé à feuilleter une vieille édition des œuvres de *Massinger*, vous savez que je déteste les caquets.

Comme il vous plaira, vicomte, reprit avec dédain miss Dundas ; mais M. Lascelles et miss Poynts peuvent vous dire combien la conduite d'Euphémie est ridicule avec ce jeune homme que lady Tinemouth a tant fait valoir pour nous montrer l'allemand. Croiriez-vous qu'elle le traite avec cent fois plus de politesse qu'aucun de ces messieurs qui sont ici ? Après cette belle sortie, miss Dundas s'arrêta d'un air triomphant.

Miss Beaufort voyant qu'on attendait sa réponse, observa qu'elle ne voyait rien de bien reprehensible dans

cette conduite. D'ailleurs, ajouta-t-elle, cet homme dont vous parlez est peut-être au-dessus de sa situation.

Ah ! sûrement bien au-dessus, s'écria Lascelles en riant très-haut de sa propre extravagance ! il est assez grand pour être au-dessus de tout, même des bienséances ; car, malgré l'obscurité de son nom, il ne sait pas se mettre à sa place.

J'en suis fâché pour Lascelles, dit lord Berrington ; ces hommes à formes athlétiques sont de terribles objets pour nous autres de petite stature. *Le ministre s'éclipse dès que le Roi paraît..*

Quoi ! milord, est-ce que vous voulez me comparer à un homme comme celui-là ?... je ne vous entends point.

Mon Dieu ! s'écria miss Dundas, effrayée des regards irrités du *petit honorable*, je croyais, milord, que vous détestiez les discussions.

Certainement, miss Dundas, dit lord Berrington en quittant son livre et s'avancant vers Lascelles, je n'ai point prétendu établir un parallèle entre votre personne et vos talens, et ceux de M. . . j'ai oublié son nom. Je ne l'ai vu, je pense, qu'une fois dans ma vie ; mais je jurerais bien qu'il ne peut exister de comparaison entre vous deux.

Lascelles affectant de ne pas comprendre lord Berrington, le salua d'un air satisfait, pendant que celui-ci se rapprochant de miss Beaufort se félicitait d'avoir en elle un généreux allié pour défendre la cause d'une personne absente.

Je ne l'ai jamais vu, répliqua miss Beaufort ; et je n'en avais jamais entendu parler avant cette conversation. J'arrivai seulement la nuit dernière ; de sorte que je ne puis concevoir ce que tout ceci veut dire ; s'il mérite du mépris, pourquoy miss Dundas le gar-

de-t-elle ? et , ce qui est plus absurde encore , pourquoi en fait-elle un sujet de discussion avec ses amis ?

Vous avez raison , miss Beaufort ; mais l'éloquente miss Dundas ne laisse jamais échapper une occasion de déployer ses moyens oratoires , ou son empire sur sa famille.

N'êtes-vous pas un peu sévère , lord Berrington ? je vous croyais plus indulgent.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi , l'autre groupe se répandait en invectives contre la présomption des gens du commun et le ridicule de ceux qui les y encourageaient.

A un nouvel éclat de rire de miss Dundas , miss Beaufort ayant tourné la tête , remarqua un jeune homme vêtu de noir qui s'était arrêté à l'entrée de la bibliothèque. Il promenait ses regards sur tous ces personnages réunis , avec cette sérénité calme , inséparable

de la confiance que donne le vrai mérite. Sa taille, sa figure, ses manières réunissaient à la fois les grâces de l'adolescence et la dignité de l'âge mûr.

Vous pouvez vous asseoir, M. Constantin, dit miss Dundas en regardant négligemment autour d'elle.

Grand Dieu ! pensa miss Beaufort ; pendant qu'il s'approchait, est-il possible que cette noble créature ait été l'objet de tant d'impertinences !

Je ne suis point étonné des attentions de la petite Euphémie, dit tout bas lord Berrington en quittant son fauteuil. Ah ! miss Beaufort. . . c'est un Apollon. — Et point du tout affecté, répondit-elle du même ton, pendant que Théadus la saluait. En ce moment Théadus était debout devant une table, sur laquelle il venait de prendre un livre ; moins pour le lire peut-être, que pour s'ôter de devant les yeux le

spectacle assommant de tant d'originaux.

M. Constantin, dit le bienveillant Berrington, voulez-vous accepter ce siège? — Je vous remercie, monsieur, répondit avec une noble fierté Thadéus.

Le vicomte pénétré de ses belles manières, renouvela ses instances avec une bonté toute aimable, ajoutant : Vous m'obligerez, monsieur; car, par ce moyen, j'aurai une excuse pour me glisser sur ce sofa, *heureux de porter l'aimable Beaufort.*

Miss Beaufort, qui n'avait vu le lord Berrington qu'une seule fois chez son tuteur, dans Leicestershire, fut surprise de la familiarité. Cependant, en faveur du motif, elle ne put s'empêcher de sourire, et lui fit une place à côté d'elle.

Thadéus, obligé de céder aux instances gracieuses du vicomte, venait

de s'asseoir, lorsque toute la troupe savante sortit de la bibliothèque, les laissant seuls tous les trois.

Aussitôt que miss Dundas fut sortie, lord Berrington s'écria : Sur mon honneur, M Constantin, j'ai bien envie de mettre votre terrible écolière dans ma première comédie ! Ne pensez-vous pas qu'elle vaudrait à elle seule *Catherine Petruccio* (1) ?

Le comte garda le silence, quoiqu'il appréciait dans toute sa force la première marque de considération qu'il eût reçue depuis son admission chez miss Dundas ; car il ne pouvait se méprendre sur les attentions d'Euphémie : elles avaient un autre motif que celui de la bienveillance.

Miss Beaufort désirait bien le tirer d'embarras en lui adressant la parole ; mais plus elle y pensait, et moins

(1) Deux acteurs d'une comédie de Shakspear.

elle savait par où commencer. En ce moment Euphémie étant entrée, et étant venue s'asseoir près de la table, après avoir salué très-affectueusement M. Constantin, lord Berrington se leva : — Je ne veux pas déranger vos études, miss Euphémie... Adieu, miss Beaufort; j'aurai l'honneur de vous voir demain matin. Bon jour, M. Constantin.

Thadéus le salua, et le vicomte sortit.

Je ne sais pas comment, dit aigrement Euphémie, qui n'était pas encore remise des reproches que lui avait faits sa soeur; je ne sais pas comment, miss Beaufort, vous pouvez souffrir ce fat!

Je ne suis point de votre avis, ma chère Euphémie. Je vois dans ses sentimens une générosité qui mérite un autre titre. — Pour moi je ne vois rien de ses sentimens, car je fuis toujours

sa conversation. Mais avez-vous jamais vu une manière plus ridicule de s'habiller !

Je connais à peine lord Berrington, reprit miss Beaufort détournant ses regards de la pensive physionomie du comte qui préparait la leçon ; cependant je ne vois rien à blâmer dans son extérieur. Peut-être est-ce prévention de ma part, direz-vous... Je ne contesterai pas ce point. Mais l'aimable philanthropie dont son cœur a fait preuve ce matin, le noble enthousiasme avec lequel il a défendu, pendant votre absence, un caractère injustement accusé, ont rendu son extérieur aussi agréable à mes yeux que son ame m'a paru belle.

Depuis long-temps Thadéus n'avait pas entendu exprimer de tels sentimens, hors du cercle de lady Tine-mouth ; il leva les yeux pour examiner la personne qui les proférait.

Quoiqu'un ample châle de mousseline enveloppât toute la personne de miss Beaufort, on apercevait une grâce charmante dans tous ses mouvemens. Son bras de neige, entouré d'un simple rang de perles, était étendu vers Euphémie ; ses beaux yeux brillaient d'une expression vive de bienveillance, et lorsqu'elle parlait, ses lèvres vermeilles paraissaient exhaler les parfums les plus purs.

Ses yeux ayant enfin rencontré ceux de Thadéus, une vive rougeur se répandit sur son visage. Elle n'avait jamais vu un regard aussi pénétrant, excepté à son cousin Sommerset, qui s'était constitué le gardien de son cœur.

Miss Beaufort était fille de l'amiral Beaufort, frère de lady Sommerset. Ayant perdu ses parens de bonne heure, elle fut confiée aux soins de sa tante et de sir Robert, son tuteur. Lady

Sommerset étant morte quelques jours avant le retour de son fils du continent, alors sir Robert avait réuni sur sa pupille toute sa tendresse ; sa société seule le consolait ; il allait continuellement de l'un à l'autre de ses châteaux, espérant en vain dissiper, par le changement d'objets, le chagrin qui dévorait son cœur.

Depuis le moment où sir Robert avait épousé miss Beaufort, jusqu'à celui où il vit la tombe s'ouvrir pour elle, il n'avait cessé de mériter l'affection de ses amis et l'estime générale. Le charme de ses manières, joint à l'inflexible probité de son caractère, entraînaient la confiance de tous. Les bons et même les méchants rendaient hommage à ses vertus. L'excellent lord Arun lui avait légué son fils, et le sordide avare sir Hector Dundas avait nommé sir Robert curateur de l'immense fortune de sa femme et de

ses filles. Telles étaient les causes de l'intimité qui était établie entre ces deux familles, intimité qui, sans ces circonstances, n'aurait sans doute pas existée.

Au dernier voyage de sir Robert à Londres, lady Dundas lui avait demandé avec tant d'instances que miss Beaufort passât avec elle l'hiver suivant, que sir Robert n'avait pu s'y refuser. Le temps venu, miss Beaufort, accompagnée de miss Dorothée Sommerset, vieille fille, sœur du baronet, avait quitté *Deerhust*, et était venue s'établir dans *Harley-street* pour le reste de la saison, ou, pour mieux dire, jusqu'à la fin de cet hiver de mode qui, par un étrange pouvoir, malgré la verdure des prairies, le feuillage des arbres et le parfum des fleurs, étend son sceptre usurpé sur les mois fleuris d'avril et de mai, et même sur les riches trésors de juin.

Miss Beaufort avait consenti avec peine à ce voyage ; elle s'y promettait peu de plaisir. Pendant son séjour à Londres, elle ne put s'empêcher de comparer l'insipide routine de la vie élégante de lady Dundas, à la société si bien choisie qui se réunissait chez la respectable tante qu'elle venait de perdre.

Les grandes assemblées de lady Sommerset étaient les plus brillantes et les plus élégantes de Londres, et ses réunions particulières, ce qu'il y avait de plus aimable. On y voyait les hommes les plus distingués par leur caractère et leur esprit. C'était là que la jeune Mary Beaufort, dont l'esprit ardent cherchait toujours le génie, entendait le langage le plus épuré ; là elle recueillait la sagesse des vrais philosophes ; et dans la société de nos poètes son enthousiasme s'exaltait encore sur tout ce qu'il y avait de beau

et de grand. La maison de Sir Robert rappelait l'école d'Athènes: il s'y réunissait des sages, des guerriers, des hommes d'état, des poètes, et des femmes aimables et instruites, parmi lesquelles la belle Mary se pénétra de cet attachement ferme à la vertu, de cette décence modeste qu'aucun exemple du jour ne pouvait détruire.

Euphémie s'inquiétait fort peu de lord Berrington, de ses vertus ou de ses vices. Oubliant qu'elle devait au moins répondre par politesse à miss Beaufort, ou plutôt prenant avantage du privilège usurpé par les gens de la haute classe d'être mal élevés, quand cela leur fait plaisir, elle se tourna vers Thadéus, et lui dit avec un sourire forcé: Je n'aime point votre opinion sur l'ode que je vous ai montrée, M. Constantin... peut-être ne l'avez vous pas bien comprise!

Alors miss Beaufort, par discrétion, prit un livre pour ne pas interrompre la leçon.

Euphémie, plus libre, reprit avec moins de contrainte et de précaution : — Vous n'entendez rien à traduire.

Thadéus ne savait comment répondre à une attaque aussi directe : Je suis un mauvais poète, madame, lui dit-il; il serait dangereux pour moi de marcher sur la même route avec Addison et Sapho.

Euphémie rougit d'impatience; et prenant son livre d'étude, elle lui dit tout bas : Vous êtes ou bien stupide, ou bien modeste! et commença en soupirant à répéter sa leçon.

Pendant qu'il se penchait sur le papier, pour faire les corrections nécessaires, elle s'écria tout-à-coup : Mon Dieu!... M. Constantin, que vous est-il donc arrivé!... est-ce que vous lisez la nuit?.... la pointe de

vos cheveux est brûlée. Vraiment vous avez bien plus l'air que miss Beaufort d'avoir échappé aux flammes d'un incendie.

Je croyais que les seules marques que j'en eusse conservée étaient sur mes mains et sur mes habits.

Un incendie! . . . interrompit miss Beaufort en fermant son livre : n'était-ce pas près de *Tottenham road*? — Oui, madame, dit Thadéus, également surpris.

Grand Dieu ! s'écria Euphémie en élevant sa petite voix, afin d'être entendue avant la réponse de son amie, vous êtes ce même jeune homme que miss Beaufort a vu s'élanter dans les flammes, et sauver deux enfans d'une mort inévitable.

Serais-je assez heureux pour retrouver en vous, madame, cette personne qui secourut ces malheureux avec tant

d'humanité, et qui reçut de mes bras un des enfans ?

C'était moi-même, M. Constantin, reprit miss Beaufort, et ses yeux se remplirent de larmes. Ce fut un signal pour la tendre Euphémie: elle tira son mouchoir, et pendant que ses jolies joues étaient humectées de pleurs, et que sa douce voix était devenue plus douce encore, elle saisit la main de miss Beaufort.— Oh! ma charmante amie, ne vous étonnez pas si mon estime pour ce généreux Constantin est si fort au-dessus de sa situation!

Cette singulière déclaration avait jeté Thadéus et miss Beaufort dans le plus grand étonnement. Mais miss Euphémie trouvait cette scène trop sentimentale pour ne pas la finir par quelque coup d'éclat, et prenant son vol romanesque:— Venez, M. Constantin! venez... et tandis que celui-ci

cherche en vain à deviner comment se terminera cette folie, elle s'empare de ses mains et de celles de miss Beaufort, puis les pressant fortement dans les siennes, elle s'écrie d'un ton emphatique : Douce Mary, héroïque Constantin, je vous choisis pour mes amis les plus chers !... une association si parfaite dans la délicieuse route de la bienfaisance, doit vous réunir à jamais dans mon cœur.

Alors portant son mouchoir à ses yeux, elle sortit de l'appartement, laissant miss Beaufort et le comte l'un auprès de l'autre, confondus d'étonnement.

Miss Beaufort soupçonnant quelque folle passion entre Euphémie et son maître de langue, ne cherchait point à rompre le silence, lorsque le comte, qui craignait qu'elle ne fût offensée de cette scène, lui demanda pardon d'avoir pris sa main ; il ne l'eût

jamais osé sans la singulière exaltation de miss Euphémie.

Ne me faites point d'excuses, M. Constantin, répondit-elle en reprenant son siège, qu'elle avait quitté lors de la brusque sortie d'Euphémie; je ne m'en défends point, j'ai été un peu surprise de cette scène théâtrale, dans laquelle l'excessive sensibilité de miss Dundas nous a fait jouer un rôle. . . . Il faut lui pardonner en faveur du beau mouvement qui l'inspirait et que je n'oublierai jamais.

Thadéus exprima combien il était reconnaissant de sa condescendance.

Charmée de l'expression de sensibilité qui brillait dans les yeux du comte: — Je sais, continua-t-elle en souriant, qu'avec le temps et les qualités de l'ame on peut mériter l'estime; mais je crains bien de n'avoir jamais une occasion aussi favorable pour me faire connaître, que celle qui vous a

montré la nuit dernière avec tant d'avantages.

En ce moment on entendit du bruit sur l'escalier ; ils se séparèrent, pénétrés d'une considération réciproque.

XVIII.

LORSQUE le comte revint le lendemain chez lady Dundas, miss Beaufort le présenta à mistress Dorothée Sommerset, comme l'homme généreux qui, au risque de sa vie, avait sauvé, la nuit dernière, deux enfans des flammes.

Malgré les airs de tête dédaigneux de miss Dundas, mistress Dorothée donna beaucoup d'éloges à son intrépidité, et lui dit que cette pauvre famille était dans ce moment en sûreté. Je me félicite beaucoup, continua-t-elle, de la complaisance de Mary pour mes caprices. Je déteste les auberges, c'est ce qui nous fit arriver si tard hier à Londres; combien cela a été heureux pour ces infortunés ! car je suis sûre

que ma nièce ne les laissera pas longtemps gémir sur la destruction de leur fortune.

Quel charme vous donnez à la bienfaisance, s'écria Euphémie, en sautant au cou de miss Beaufort!... Faisons une collecte pour cette femme et ses pauvres enfans. Prenez ceci comme un bien faible tribut, et elle mit cinq guinées dans la main de Mary.

La grâce inexprimable, et la confusion modeste avec laquelle miss Beaufort mit cet argent sur les genoux de sa tante n'échappèrent point à Thadéus.

En apprenant à lady Tinemouth l'augmentation de la société d'*Harley street*, Thadéus fut sur le point d'exprimer son chagrin de la perte que Pembroke avait faite d'une mère qu'il chérissait tendrement; mais comme il ne l'avait pas instruite des liaisons qu'il avait eues avec Pembroke, il crut devoir garder le silence.

Lady Tinemouth lui en témoigna sa satisfaction. J'ai connu, ajouta-t-elle, mistress Dorothée et sa nièce avant la mort de lady Sommerset ; c'était une femme d'un grand mérite, et que tout le monde aimait ; j'avais beaucoup de plaisir à la voir. Quoique la famille Sommerset fût alliée de son mari, il en était traité depuis long-temps avec froideur, et sa conduite cruelle avec moi fut, je pense, une des raisons pour lesquelles lady Sommerset me montra plus d'attachement. Aucun homme ne possède plus que lord Tinemouth le pouvoir de se faire des amis, mais il n'a jamais su les conserver.

Thadéus cherchait à changer le sujet de la conversation, qui devenait de plus en plus pénible pour lui et lady Tinemouth quand elle était relative à son mari : lorsque lady Sara Roos et miss Egerton venant à rentrer, le tirèrent fort à propos d'embaras.

Je suis charmée de vous voir, M. Constantin, s'écria la gaie et vive Maria, en lui prenant la main. Vous êtes justement l'homme contre lequel je viens de comploter. Pendant cette apostrophe aimable, lady Tinemouth observait avec peine le soin que prenait lady Sara de détourner son visage, sachant bien que c'était pour cacher l'agitation qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle voyait Thadéus.

Quel est votre complot, madame? Parlez : je me trouverai trop heureux de contribuer à la réussite de vos projets.— A la bonne heure ! ainsi je n'ai plus qu'à m'adresser à lady Tinemouth. Vous saurez donc que, tout-à-l'heure, lady Sara et moi, en traversant *Hay-market*, nous avons salué M. Colman qui sortait du théâtre ; nous nous sommes arrêtées. Après avoir bien babillé, il m'a dit qu'on donnait, cette semaine, une nouvelle pièce de sa

façon, et qu'il espérait bien nous y voir. Non, lui ai-je répondu; car je suis maintenant chez la très-respectable lady Tinemouth, qui, pour sauver vous et votre race, ne voudrait pas se trouver dans une foule pareille. Dans ce cas, je lui enverrai ma loge, a-t-il répondu, car je veux absolument avoir votre opinion. J'ai accepté sa loge, et en revenant nous avons décidé, lady Sara et moi, que vous seriez notre sauve-garde et M. Constantin notre cavalier.

Thadéus fut fâché de l'embarras où l'avait mis sa complaisance, et lady Tinemouth répondit: Vous savez, Maria, que je ne vais dans aucun endroit public, de peur d'y rencontrer les durs regards de milord ou de son fils.

Maria témoigna beaucoup de dépit de cette opposition. Cela brisera, dit-elle, le cœur de ce pauvre Colman.

Cependant l'idée que c'était une occasion favorable pour faire connaître un théâtre de Londres à son jeune ami, engagea lady Tinemouth à céder aux prières de miss Egerton.

Nous ferez-vous l'honneur de venir avec nous, lady Sara, dit la comtesse, espérant qu'elle refuserait ?

Oui, madame, si vous voulez m'honorer de votre protection, répondit lady Sara, qui pendant tous ces débats était restée debout en silence près d'une fenêtre.

Lady Tinemouth seule pouvait s'apercevoir de l'espèce d'humeur avec laquelle Sara avait prononcé ce peu de mots, et croyant presque l'avoir offensée par ce soupçon importun, elle s'avança près d'elle, et lui dit : Voulez-vous dîner avec moi, madame ? je compte aller voir ce soir mistress Dorothée et l'engager à être de la partie ; vous m'accompagnerez. . .

Lady Sara accepta son invitation, et reprenant son sourire aimable, elle eut l'air de n'y plus penser; mais elle ne l'oublia pas. Elle ne pouvait pardonner à lady Tinemouth la confiance qu'elle lui avait arrachée. Elle avait écouté malgré elle les remontrances de la comtesse, qui lui disait que le seul moyen d'éviter un danger était d'en fuir l'objet, et se croyant incapable d'un tel sacrifice, elle haïssait celle qui lui avait donné ce conseil.

Lady Thinemouth cherchait dans sa conversation et dans toutes ses lettres à lui faire concevoir combien elle se rendait coupable en nourrissant un tel attachement; elle lui rappelait sans cesse les sermens qu'elle avait faits au pied des autels. Ces moralités religieuses faisaient peu d'impression sur le cœur de lady Sara, qui n'était pas assez pénétrée des devoirs de la religion pour les bien remplir. Elle allait, il est

vrai, quelquefois à l'église; mais elle en sortait pour courir à Hyde-Park; et là, au milieu de ses adorateurs, elle oubliait bientôt qu'il y eût dans l'univers un pouvoir plus grand que celui de ses charmes.

XIX.

La présence de mistress Dorothée Sommerset et de miss Beaufort aux leçons du matin de miss Dundas, les rendait moins désagréables au comte; car mistress Dorothée, qui voyait avec peine la manière dont il était traité par miss Dundas et sa société, pour l'en dédommager, se conduisait envers lui avec la plus grande politesse.

Mistress Dorothée était plus âgée de vingt ans que sir Robert Sommerset, son frère. Dans sa jeunesse, on lui avait trouvé une grande ressemblance avec la fameuse mistress Woffington: aussi était-elle considérée comme la beauté de son temps, et pendant dix

ans elle avait été l'objet le plus à la mode de tous les toasts du canton.

Quoique douée de beaucoup d'esprit, d'un goût parfait, et d'une sensibilité exquise, elle avait cependant échappé au pouvoir de l'amour. Dans sa jeunesse, elle avait joui d'une grande célébrité, et avait reçu des propositions de mariage fort avantageuses. Les uns avaient obtenu son admiration, les autres son estime; mais aucuns n'avaient pu lui inspirer de l'amour, et elle les avait tous constamment refusés : souvent même elle était devenue l'amie de la femme que ses amans avaient pousée.

Ainsi mistress Dorothée environnée de l'estime et de l'attachement général, sans en chercher un plus particulier, était arrivée à l'âge de soixante-six ans, en conservant un fond de bonne humeur et d'affection tendre pour les jeunes gens qui l'entouraient, comme s'ils eussent été ses propres enfans.

Cette aimable femme travaillait ordinairement dans la bibliothèque, près des belles écolières. Lorsque Thadéus entra, ses yeux se portèrent aussitôt sur cette dame respectable et sur sa charmante nièce. Leur présence était pour lui un grand allègement aux désagremens qu'il éprouvait. Aussi leur donnait-il toute l'attention que lui permettait la leçon. Il n'entendait qu'elles lorsque les autres parlaient; il ne voyait qu'elles lorsque les autres l'entouraient; et toutes ses peines étaient oubliées quand il pouvait reposer ses yeux sur ceux de la belle Beaufort.

La passion de miss Euphémie commençait à prendre une tournure moins fatigante pour lui : elle venait de lire Camilla, de mistress d'Arbeley, et elle avait été si enchantée de la délicatesse de l'héroïne et de son silence expressif, qu'elle avait résolu de prendre le même

caractère. Retrouvant dans la froideur de Constantin la réserve d'Edgard Mandelbert, elle voulut être Camilla : dès lors, pour imiter son modèle, plus de rouge. Ses habits élégans firent place à une toilette d'une simplicité.... qui demandait un travail de deux heures pour être parfaite. Son joli sourire fut banni ; elle soupirait, était rêveuse, et se jetait sur un sofa, dans quelques charmantes attitudes de désespoir, choisies dans un volume d'estampes dont elle étudiait tous les jours les costumes et les mouvemens.

Thadéus ne pouvait que gagner beaucoup à cette fantaisie pathétique, qui lui laissait du repos, et le tirait d'une situation vraiment embarrassante.

Pour miss Beaufort, chaque fois qu'elle voyait Thadéus, elle l'observait avec un nouvel intérêt. Mille circonstances dans lesquelles il se montrait toujours à son avantage, quel que fût

l'embarras de sa situation pour une ame noble et sensible, n'étaient point perdues pour Mary. Sans penser comme Euphémie qu'il était issu du sang des Bourbons, elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'il ne fût né dans une classe distinguée, et que lady Tinemouth ne fût pas instruite de son secret; surtout envoyant la tendresse vraiment maternelle qu'elle avait pour lui.

Tel était l'état des choses lorsque lady Tinemouth pria mistress Dorothee de lui confier miss Beaufort pour aller au théâtre d'Hay-market.

Mary reçut cette invitation avec plaisir, espérant que quelques mots échappés à milady ou à son amie pourraient lui donner des lumières sur la situation de M. Constantin.

Le lendemain, lorsque miss Egerton vint la chercher dans la voiture de lady Sara Roos, miss Beaufort ne fut point

fâchée d'en voir descendre Constantin pour lui offrir la main. Pendant le trajet, miss Egerton dit que lady Tine-mouth étant malade n'avait pu les conduire elle-même au spectacle; mais que lady Sara avait bien voulu s'en charger et les ramener chez lady Tine-mouth.

Mary n'était pas connue personnellement de lady Sara; elle avait seulement entendu parler de sa beauté et de sa grande fortune; mais lorsque milady Roos vit dans miss Beaufort la plus charmante créature qui eût jamais frappé ses yeux, rien ne put égaler sa surprise et son chagrin.

Enchanteresse!... se dit à elle-même lady Sara en détournant ses grands yeux noirs, et les portant sur Thadéus avec une langueur touchante; enchanteresse!..... c'est sur ce beau jeune homme que tu vas diriger tout l'effet de tes charmes! Occupée de ses idées

mélancoliques, elle arriva au théâtre : le rideau était levé.

Quelle est cette pièce, demanda lady Sara? J'ai vu ce matin dans le journal, répondit miss Beaufort, qu'elle était traduite d'un drame de Kotzebue.

L'ouverture de la scène par M. Suett, un des principaux acteurs, interrompit la conversation.

Lorsque M. Charles Kemble parut dans le rôle d'Adelbert, le comte changea de couleur. Il vit à son costume qu'il représentait un Polonais; et craignant que cette pièce n'éveillât dans son ame des souvenirs de douleur qu'il cherchait en vain à détourner, son agitation extrême l'empêcha de rien entendre de ce qui se passait.

M. Constantin, dit miss Egerton en le tirant par le bras, regardez Adelbert; n'est-il pas exactement dans le costume polonais que vous portiez il y a deux mois?

Le comte lui répondit avec un sourire forcé : C'est donc pour la première fois de ma vie que je dois regretter d'avoir suivi le conseil d'une dame ; car il me semble que j'ai perdu au change.

Oui, lui dit-elle, vous avez perdu beaucoup de fourrure et de broderies ; mais votre nouveau costume est bien plus avantageux.

Ces paroles ne furent pas perdues pour Mary, qui observait avec un vif intérêt l'impression que chaque scène faisait sur la physionomie de Thadéus. Elle était placée de manière que, détournant un peu la tête, elle pouvait apercevoir la plus légère altération de ses traits. Il était assis derrière lady Sara, et toute son ame avait passé dans ses yeux. Il ne perdait pas un mouvement de M. Kemble. Mary savait qu'il était Polonais, et l'agitation brûlante qu'il éprouva pendant la scène

où Adelbert est insulté par un riche marchand, ne la laissa pas douter qu'il ne fût malheureux.

Lorsque la scène d'Adelbert et de Léopold commença, que le premier raconte les malheurs de son pays et ses propres infortunes, Thadéus, incapable d'en entendre davantage, se retira au fond de la loge. Bientôt Adelbert répond :

« Certainement la pauvreté n'est
» point un déshonneur. J'ai sacrifié à
» la Pologne, à mon pays. . . . main-
» tenant asservi, tout ce que je possé-
» dais. J'aurais donné de même ma vie.
» Ma patrie n'est plus, nous sommes
» errans, rejetés comme un fardeau
» sur la terre, ne trouvant plus de re-
» fuge que dans les cœurs compatis-
» sans. . . . »

La force et l'expression de ces mots ne pouvait manquer d'aller jusqu'au cœur de Thadéus : l'attention de Mary

fut réveillée par ses soupirs étouffés. Son cœur compatissant s'émut; elle aurait voulu être auprès de lui, lui dire quelques mots de consolation... cela était impossible; et détournant ses yeux remplis de larmes, elle les fixa sur les acteurs.

Lady Sara, debout, écoutait avec un vif intérêt la scène d'Adelbert et de Rose; elle la sentait au fond de son cœur, et voulant examiner l'effet qu'elle produisait sur le comte, elle le vit appuyé au fond de la loge, cachant sa tête dans les rideaux.

M. Constantin, s'écria-t-elle!..... ce mot échappa de ses lèvres presque malgré elle. Il tressaillit, se leva aussitôt; et ses larmes, qu'il ne pouvait cacher, firent connaître toute la violence d'une émotion qu'il aurait voulu dissimuler.

Fort surprise de cette scène pathétique, miss Egerton fit un signe d'in-

telligence à miss Beaufort ; mais celle-ci, tout entière à ce qui se passait auprès d'elle, ou ne la comprit pas ou ne voulut pas y répondre. Poussée par une secrète inquiétude , ses yeux étaient machinalement attachés sur le théâtre , tandis quelle mettait toute son attention à ne pas perdre un mot de ce que lady Sara disait à voix basse à Thadéus.

Pourquoi nous attendrir sur des maux imaginaires , quand nous avons tant à souffrir de ceux de notre propre cœur !... Heureuse Rose, disait-elle en soupirant... Constantin... ne trouvez-vous pas Adelbert assez dédommagé de ses peines par l'affection de cette femme intéressante ?...

Constantin était trop absorbé dans ses douloureux souvenirs !... il ne l'entendait pas... il ne pouvait lui répondre.

Allons ! dit lady Sara en posant sa

jolie main sur le bras de Thadéus, et le regardant avec une expression si tendre que ses yeux se fixèrent sur elle, pénétré de reconnaissance pour le tendre intérêt qu'elle prenait à ses peines; allons ! répéta-t-elle, encouragée par son émotion, vous savez que le soin de cette petite société m'est confié; nous n'avons qu'un chevalier, et je ne veux pas lui permettre de tomber dans la mélancolie.

Pardon, lady Sara, répondit-il en prenant la main qu'on avait étendue vers lui, pardon, je ne suis plus maître de moi ; je voudras n'avoir pas vu cette pièce.

Le mouvement de Thadéus avait mis l'émotion de Sara à son comble. Jamais elle n'en avait reçu d'attention aussi forte. Jamais il ne lui avait serré la main avec cette expression. Toutes ses espérances s'étaient ranimées.

Cependant miss Beaufort, à qui au-

cuns de leurs mouvemens, de leurs discours n'avaient échappé, pas même un soupir, éprouvait un serrement de cœur inconcevable. Etonnée de se sentir ainsi émue, elle ne songeait pas encore à interroger son cœur sur la situation violente où elle se trouvait; mais elle faisait ces réflexions: — Quoi! cet intéressant jeune homme, aimé, estimé par des personnes respectables, aurait assez peu de délicatesse pour être amoureux d'une femme mariée! Non, cela est impossible: et elle redoubla d'attention à les observer,

Tandis qu'elle était livrée à ces réflexions, on joua la seconde pièce. Elle la regardait, mais ne l'entendait pas; et en vérité aucune personne de cette petite société n'y fit plus d'attention, excepté miss Egerton, dont l'heureux caractère saisissait toujours l'occasion de s'amuser.

La gaîté de la seconde pièce ne pou-

vait chasser les tristes souvenirs du comte, que celle qu'il venait de voir avait réveillés dans toute leur force. Il s'y livrait tout entier, lorsque la voix douce de lady Sara vint le tirer de sa rêverie. Pénétré de l'obligeance de son motif, il fit un effort sur lui-même, retrouva sa présence d'esprit, et avec sa politesse ordinaire aida les dames à sortir du théâtre.

Je crois en vérité, M. Constantin, dit miss Egerton en montant en voiture, qu'il s'est passé entre vous et lady Sara une scène aussi attendrissante que celle qui vient d'être représentée. Je ne veux pas de ces choses-là, entendez-vous; je le dirai au capitaine Roos.

Constantin était trop occupé de miss Beaufort, pour se prêter à ces aimables plaisanteries. Elle était devenue grave et silencieuse, et sa physionomie, auparavant si animée, avait pris une

teinte de réserve et de contrainte qui le glaçait d'étonnement.

Ils arrivèrent ainsi à Grosvenor square, et trouvèrent lady Tinemouth sur un canapé, où son indisposition la retenait. Elle engagea Thadéus à s'asseoir à côté d'elle, et lui demanda ce qu'il pensait du théâtre anglais.

Ne le lui demandez pas, s'écria miss Egerton! Nous avons vu un vaillant Polonais qui, je crois, a emporté toutes ses facultés; car pendant toute la soirée il a eu l'air d'un malheureux qui vient de faire naufrage. Quant à lady Sara et à miss Beaufort, c'étaient deux Niobées en larmes.

Qu'est-ce que cela veut dire, M. Constantin, demanda la comtesse, en s'adressant à Thadéus?

Cela veut dire, madame, reprit-il en soupirant, que mon ame a bien peu de force. Le sujet de cette pièce est l'histoire d'un Polonais en exil sur une

terre étrangère, exposé à des souffrances et à des humiliations que l'esprit le plus fort pourrait à peine supporter. Tout homme peut affronter la pauvreté, la mort, mais il succombe sous l'insulte. La ressemblance de quelques parties de cette histoire avec la mienne, m'a affecté péniblement; et, continuait-il en regardant avec reconnaissance lady Sara, et miss Beaufort avec timidité, si ces dames ont partagé le sentiment que je cherchais en vain à leur cacher, je leur dois la plus douce consolation, et la seule que la fortune puisse à présent m'accorder.

Pauvre Constantin! s'écria miss Eger-ton en essuyant une larme qui s'échappait de ses yeux, pardonnez-moi, je vous prie, si je vous ai chagriné. Il faut bien que je rie de temps en temps! je hais tout ce qui est triste. Allons, que ce joli air nous ranime tous! En disant ces mots, elle courut au piano, et chanta

quelques morceaux jusqu'au moment du souper.

Le repas acheva de dissiper le sombre nuage qui menaçait d'envelopper cette aimable société. Thadéus donna l'exemple ; n'étant point contraint par la hauteur de miss Dundas, sa conversation devint très-intéressante. Alors miss Beaufort le vit dans son véritable caractère, car il en fit principalement les honneurs. Maître de tous les sujets, il développa toute l'étendue de son génie avec une facilité et une grâce enchanteresse. Enfin toute la société reprit son amabilité, et la soirée se passa de la manière la plus agréable, jusqu'au moment où il fallut se séparer.

XX.

Lorsque Thadéus s'approcha le lendemain du lit du général, il lui trouva de la fièvre, et l'esprit extrêmement exalté.

Le comte attendit avec impatience l'arrivée du docteur Cavendish, et lorsqu'il parut, il lui fit part de ses craintes. Le docteur, après avoir examiné le malade, déclara qu'il fallait lui faire faire un peu d'exercice, et offrit au comte de les conduire dans sa voiture à Hyde-Park, où ils pourraient se promener pendant qu'il ferait quelques visites dans Piccadilly: il viendrait ensuite les y reprendre.

L'air balsamique du mois de juin parut ranimer le général; il admira le

parc, la rivière Serpentine, et les coteaux dont elle baigne les bords. Le mouvement des voitures paraissait l'intéresser. La justesse de ses remarques donna à Thadéus l'espoir que sa raison ne l'avait pas tout-à-fait abandonné. Thadéus donnait le bras au général, et le soutenait dans sa marche; mais bientôt Buthou se sentant fatigué, ils s'arrêtèrent près de la porte de Piccadilly pour attendre le docteur.

En ce moment plusieurs voitures entrèrent dans le parc. Euphémie les ayant aperçus, fit arrêter la sienne, et faisant signe à Thadéus de s'approcher: Bon Dieu! M. Constantin, qui s'attendait à vous voir ici?... Vous nous avez écrit que vous étiez retenu auprès d'un ami malade!

Thadéus s'étant approché de la voiture, sans quitter le bras du général, aperçut dans la voiture miss Beaufort, qui, après lui avoir rendu son salut,

lui demanda des nouvelles de son ami.

Le voici, madame, dit le comte. Son médecin lui ayant ordonné un peu d'exercice, je l'ai accompagné ici.

Mon Dieu! comme vous semblez malade, monsieur, dit Euphémie en adressant la parole au général! mais vous êtes soigné par un ami véritable et bien tendre!

Monseigneur, s'écria le vieillard, sans faire attention à ce qu'on disait, monseigneur, il faut regagner la voiture, vous savez qu'on nous attend.

Euphémie allait parler; mais miss Beaufort apercevant dans la contenance de Constantin une sorte de contrainte, l'interrompit en disant: Bonjour, M. Constantin; je pense que nous vous retenons et fatiguons monsieur, à qui nous en demandons pardon. Elle le salua en jetant un regard de respect et de commisération sur le gé-

néral, dont les cheveux blancs agités par le vent volaient autour de son visage, dans les efforts qu'il faisait pour entraîner le comte.

Mon ami ne peut vous remercier, miss Beaufort, s'écria Thadéus avec un regard de reconnaissance expressive qui pénétra son ame : permettez-moi d'être son interprète.

Venez, je vous en prie, monseigneur, répéta le général en apercevant la voiture du docteur. Thadéus salua ces dames, et elles partirent.

Tandis que la voiture s'éloignait, l'image de Thadéus et de son ami était l'unique objet des pensées d'Euphémie et de miss Beaufort. Elles firent le tour du parc en silence, et lorsqu'elles se retrouvèrent à l'endroit où elles les avaient rencontrés, Mary mit machinalement la tête à la portière.

Il est déjà parti, dit Euphémie

avec un profond soupir!.., Mary retirant sa tête promptement:— De qui parlez-vous? et sa rougeur la trahissait.

De M. Constantin, répliqua Euphémie avec un profond soupir! n'avez-vous pas remarqué avec quelle tendre bonté il soutenait ce faible vieillard? il me rappelait ce jeune prince... dont j'ai oublié le nom... conduisant Bélisaire.

Vous êtes une enthousiaste, Euphémie, dit Mary en essayant de sourire; et elle était elle-même singulièrement préoccupée du titre que le vieillard avait donné à Thadéus.

Pourquoi, reprit Euphémie avec vivacité? Sans doute il y aurait peu de sensibilité et même de franchise à ne pas convenir qu'un grand mérite peut exister sans un rang élevé. Mais, continua-t-elle du ton le plus animé, peut-être y en aurait-il aussi peu à

douter que Constantin soit réellement ce qu'il paraît être... N'avez-vous pas entendu que ce vieillard l'appelait mon seigneur?...

— Il est vrai, reprit miss Beaufort, et, même, je n'en ai pas été surprise; car ce ne peut être que dans une condition élevée qu'on acquiert les manières de M. Constantin.

— Ma chère Mary, s'écria Euphémie, en jetant ses bras d'ivoire autour du cou de son amie, combien je vous aime pour ces mots!... Que vous êtes généreuse!... que vous pensez noblement!... je ne puis hésiter plus longtemps à vous avouer que... Elles s'arrêta alors, et cacha son visage dans le sein de son amie.

Cet abandon porta la plus vive émotion dans l'âme de miss Beaufort... Qu'allait-il lui révéler? elle sentit le désir secret d'arrêter les confidences de miss Dundas.

Chère Euphémie, dit-elle, votre compassion pour cet intéressant exilé est bien digne d'éloges ! mais gardez-vous . . . Un trouble secret l'avertit de renfermer le conseil qu'elle allait donner ; et rougissant d'un motif qu'elle ne savait encore à quel sentiment attribuer, elle colla ses lèvres tremblantes sur celles de la tendre Euphémie.

Mais Euphémie l'avait comprise. Alors relevant sa tête, elle continua ainsi : Que craindrais-je en avouant mon estime pour M. Constantin ? . . . N'est-il pas la plus aimable créature du monde ! . . . et pour la beauté ! . . . ah ! ma chère . . . convenez que les plus beaux hommes de Londres ne lui sont pas comparables . . . Lorsque Constantin paraît, leur règne finit . . . De même, après avoir fixé nos regards sur le soleil, tous les objets nous paraissent sombres et décolorés.

J'espère, reprit miss Beaufort, que ce n'est pas à sa belle figure seulement que M. Constantin doit votre amitié; et que ses grandes qualités, son esprit, son courage, sa générosité sont ce qui l'ont rendu le plus recommandable à vos yeux.

Ne me jetez pas un regard si sévère, chère Mary, dit miss Dundas! êtes-vous fâchée contre moi?

L'émotion de Mary était moins le résultat de ce qu'elle venait d'entendre, que des sentimens intérieurs qu'elle éprouvait. Alors relevant ses beaux yeux, et se faisant une extrême violence pour sourire, elle ajouta: Je ne veux point être sévère, ma chère amie; mais, pour l'honneur de notre sexe, il ne faut pas que ce soit la figure seule qui nous décide.

Eh bien! vous serez satisfaite, reprit Euphémie d'un ton plus gai. Nous savons tous que Constantin a beau-

coup d'esprit et d'instruction : il fait des vers comme un ange, en français, en italien ; j'en ai beaucoup de lui , et vous en trouverez sur cette boîte d'ouvrage que je vous ai donnée hier. Demain matin , je lui demanderai pourquoi ce vieux monsieur qui était avec lui l'appelait monseigneur... S'il était réellement monseigneur?..—Eh bien!.. alors?.. demanda un regard expressif de miss Beaufort.

Ne me regardez pas avec cet œil pénétrant , s'écria Euphémie avec vivacité : je ne vous dirai plus rien aujourd'hui.

Les sensations violentes dont le cœur de miss Beaufort avait été affecté, lui avaient occasionné un mal de tête dont elle souffrait horriblement. Heureusement la voiture arriva enfin à l'hôtel de miss Dundas, où elle se débarrassa bien vite de sa terrible compagne.

Le lendemain Thadéus trouva miss Dundas et sa sœur seules dans la bibliothèque ; miss Beaufort était allée faire des emplettes avec mistress Dorothee et lady Dundas.

Miss Dundas étant sortie aussitôt après sa leçon , Euphémie fut enchantée de se trouver tête à tête avec Thadéus : alors elle ferme précipitamment son livre , et oubliant le caractère réservé et pensif qu'elle avait adopté , elle commence aussitôt son plan d'attaque.

Aux questions très - pressantes qu'elle lui fit sur le peu de mots qu'avait prononcés le général , le comte répondit avec indifférence que la raison de son ami était dérangée depuis long-temps.

Cette explication causa une véritable mortification à Euphémie ; mais comme il était dans son caractère de remplacer par une nouvelle chimère

celle qui venait de s'évanouir, d'un duc, son imagination eut bientôt fait un prince. Enfin quelle que fût sa naissance, il l'avait charmée, et elle prenait autant de soin à le lui faire entendre, qu'il en prenait, lui, à paraître ne pas comprendre ce qu'elle lui disait.

Vous vous méfiez trop de vous-même, Constantin, dit-elle en baissant les yeux... Si je vous crois digne de mon amitié, pourquoi chercher à rabaisser vos avantages? — C'est que je crois, madame, que sans une excessive présomption on ne saurait se flatter d'être digne de votre attention. — Et cependant, dit Euphémie en rougissant, vous êtes le seul homme au monde à qui je voulusse offrir mon amitié.

Cet aveu flatteur ne reçut de Thadéus qu'une inclination respectueuse : il voyait qu'il était temps de rompre un entretien dont les suites rendaient

sa situation de plus en plus embarrassante, et il se leva pour se retirer.

Vous êtes bien pressé, M. Constantin, dit obligeamment Euphémie, qui suivait des yeux tous ses mouvemens.

Je crains, madame, d'être importun, et j'ai promis d'être de bonne heure auprès de mon ami.

Puisqu'il le faut absolument, répliqua la jolie Euphémie en souriant, eh bien ! adieu... En même temps elle lui glissa dans la main un souvenir, sur la couverture duquel étaient gravés ces mots : *toujours cher*. — Acceptez ceci ; M. Constantin, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, et regardez-le comme le premier gage de l'amitié d'Euphémie Dundas.

Thadéus rougit en le recevant, et la saluant profondément, il sortit.

Il y avait si peu de retenue dans la conduite d'Euphémie que, malgré sa beauté et la douce langueur qui en

faisait le charme , elle ne lui inspirait aucun intérêt. Il n'attribuait le sentiment qu'elle affectait pour lui qu'à un pur caprice, et au vide de sa tête et de son cœur. Ces réflexions le conduisirent à penser à l'attachement de lady Sara ; il le croyait sincère. Chez elle, l'amour ne prenait pas les traits de l'amitié ; il estimait sa franchise. Il avait vu ses peines , il l'a plaignait. Il aurait voulu pouvoir rendre à lady Sara la tranquillité, sans manquer à ses principes ; mais il ne se sentait que de l'éloignement pour Euphémie.

Arrivé chez lui dans ces dispositions , il mit dans un tiroir le petit souvenir qu'il venait de recevoir ; puis jetant les yeux sur son humble habitation , sur ce plancher nu , sur ces meubles délabrés , ces fenêtres sans rideaux . . . pauvre Euphémie ! s'écria-t-il , . . . quel serait ton sort , si le malheureux Constantin , abusant de ta fai-

blesse , t'arrachait à la splendeur , à la fortune qui t'environne , pour te conduire dans un si triste séjour !

Cependant Euphémie n'avait pas manqué de raconter à miss Beaufort la conversation qu'elle avait eue avec Constantin , dont sans doute elle avait cru discret de retrancher l'épisode du souvenir.

Mais rien encore ne pouvait détruire les incertitudes de miss Beaufort. Elle ne pouvait concevoir comment le dérangement d'esprit du vieil ami de Constantin avait pu lui faire donner un titre qu'il n'aurait jamais porté. La réponse évasive de Constantin ne pouvait la satisfaire ; elle se rappelait encore son émotion lorsqu'il avait vu M. Kemble , dans le rôle d'Adelbert. Enfin ses manières , ses talens , qu'il n'aurait pu acquérir avec une éducation commune , achevaient de la con-

vaincre qu'il était né dans une classe élevée.

Le mystérieux Constantin occupa ses pensées pendant deux mois. Dans cet espace de temps elle put connaître parfaitement un caractère que chaque jour elle appréciait davantage. Elle passait presque toutes ses soirées chez lady Tinemouth, et là elle le voyait dégagé de cette réserve dont il était obligé de s'envelopper dans Harley street.

Il était reçu chez lady Tinemouth comme un être chéri dont la bénigne influence chassait tous les nuages. Il ramenait le sourire de la languissante comtesse; les yeux de miss Egerton brillaient d'un feu plus vif, et les voluptueux regards de lady Sara devenaient plus séduisants encore. Quant à miss Beaufort, sa respiration était plus prompte, ses joues se coloraient, des soupirs fréquens s'échappaient de sa

poitrine, et tant qu'il était présent, le bonheur, toujours prêt à s'évanouir, lui paraissait fixé pour jamais auprès d'elle.

La sensible Beaufort n'avait pas encore osé interroger son cœur. Elle le fit enfin, et reconnut avec effroi que le sentiment que lui inspirait ce bel étranger était plus que de l'amitié.

Ah! s'écria-t-elle en essuyant ses larmes, en suis-je venue au point d'aimer un homme qui peut-être ne m'a jamais donné une seule pensée!..... combien je suis méprisable à mes yeux!

Cependant une idée consolatrice ranimait son âme abattue. Elle se croyait moins coupable d'aimer Constantin, puisque c'étaient ses vertus et ses perfections qui l'avaient entraînée. Qu'est-ce que l'amour, se disait-elle?..... n'est-ce pas un sentiment d'admiration pour tout ce qui est beau dans la

nature!... Le sentiment qui m'anime n'est que le ravissement que j'éprouve en contemplant les qualités éminentes qui forment ce beau caractère. Je voudrai son bonheur..... il le tiendra peut-être d'Euphémie!...

L'imagination vive de miss Beaufort ne lui permettait pas d'examiner combien il y avait peu de rapport entre Constantin et miss Dundas. Elle ne lui faisait pas l'injustice de croire que la grande fortune d'Euphémie fut un attrait pour lui ; mais elle était jolie, quelquefois même séduisante. Peut-être n'avait-il pu résister à l'intérêt qu'elle lui avait montré!... Enfin, mécontente de la jalousie qu'elle découvrirait au fond de son cœur, elle résolut, quoi qu'il pût lui en coûter, de travailler de tout son pouvoir au bonheur de Constantin. Résolution audessus de ses forces!... La philosophie peut donner le courage de combattre

les passions ; mais elle ne peut les remplacer.

Un matin que ces pénibles réflexions l'avaient entièrement absorbée, il était déjà tard, et elle n'était pas encore habillée. Elle sonne sa femme de chambre. — Marschall, quelles sont les personnes qui dînent aujourd'hui chez lady Dundas ? — M. Lascelles, milady Villiers et lord Ellesmere. — Quels ennuyeux personnages ! Allons, mademoiselle. — Comment miss veut-elle être habillée ? — Comme vous voudrez . . . tout m'est indifférent. La toilette finie, — Madame est bien pâle aujourd'hui . . . voudrait-elle mettre un peu de rouge ? . . . il lui sied si bien ! — N'importe, reprit miss, en jetant à peine un regard sur ses traits abattus, n'importe . . . le beau Constantin n'était point de ce diner.

En entrant dans le salon, miss Beau-

fort le trouva, contre son attente, rempli de monde.

On servit. Le jargon des convives ne rendit pas le repas fort amusant. Enfin on quitta la table à dix heures; et toute la société, qui s'accrut encore beaucoup, se répandit dans les salons, où chaque groupe se forma suivant ses goûts et ses petits intérêts.

Miss Beaufort s'était isolée dans un coin, et, pour échapper à l'ennui, avait pris son ouvrage : c'était un bourse qu'elle faisait pour lady Tinemouth. Le ridicule Lascelles était venu se placer auprès d'elle, et sous prétexte d'admirer son ouvrage, il s'en était emparé, se hâtant de rejoindre les miss Dundas qui étaient dans un autre salon, occupées à écouter milord Ellesmere avec une attention qui causait quelque ombrage à ce pauvre amant.

L'important Ellesmere excitait telle-

ment l'intérêt des deux miss, en leur racontant ses hauts faits aux courses de *New-market*, que Lascelles chercha en vain à mériter un regard. Enfin il n'imagina rien de mieux que de piquer l'orgueil de miss Dundas, bien sûr qu'alors elle l'écouterait.

Alors adressant la parole à miss Dundas : — Avec qui donc votre sœur se promenait-elle l'autre jour dans la place de Portland? — Moi! dit Euphémie surprise. — Mais, oui, vous! miss : je vous vis accostée d'un homme d'une étrange tournure!

Par qui? demanda Diana d'un ton sévère. — C'était... M. Constantin, je crois, répondit Euphémie, d'un air indifférent, mais intérieurement très-irritée contre Lascelles.

Quel est ce M. Constantin, demanda lord Ellesmere?

Ah! milord, répondit Lascelles avec un sourire méchant, c'est un homme

que personne ne connaît, un maître de langue qui se donne les airs d'un prince, et qui ose s'introduire dans une société qui le fera sûrement repentir un jour de sa présomption ; car ceux qui l'admettent ainsi chez eux, devraient un peu plus examiner l'effet que cela fera dans le monde. C'est un protégé de lady Tinemouth et de lady Sara Roos : on dit même que celle-ci commence à se consoler de l'absence de son mari.

Le trait arriva jusqu'au cœur de la tendre Beaufort ; il en fut déchiré. Lord Berrington, jusque-là témoin muet de cette scène, n'en fut pas moins indigné, et comme il se trouvait près d'elle : Eloignons-nous de ces méchantes gens, lui dit-il en leur lançant un regard de pitié ; venez, madame, le concert va bientôt commencer ; acceptez ma main. — Très-volontiers, monsieur. Cependant la conversation de Berrington fit insensiblement rentrer quelque calme

dans son ame agitée. Sa philosophie douce, et exprimée avec autant d'esprit que de graces, avait opéré cette heureuse révolution sur la sensible Beaufort... Mais peut-être les sentiments distingués qu'il montrait pour Constantin, y avaient-ils encore plus de part!

XXI.

Un soir Thadéus avait offert son bras à lady Tinemouth pour la conduire à Hyde-Park, et ils avaient prolongé assez tard leur promenade sur les bords ombragés de la Serpentine. La lune brillait seule au milieu d'un ciel pur; l'air de cette belle soirée d'été était calme et doux. Il y a une solennité dans ce repos de la nature, qui parle à l'ame et exalte sa sensibilité. Thadéus et la comtesse gardaient le silence; ils semblaient craindre d'interrompre ce silence universel. Les regards du comte erraient autour de lui; ils se portaient sur ces flots limpides dont le cristal réfléchissait l'ombre des arbres touffus qui en bordaient la rive, lorsque les relevant vers cet astre, qui

excitait dans son ame des sensations pleines de douceur et de mélancolie, il poussa un profond soupir.

Dans une nuit comme celle-ci, dit Thadéus à voix basse, je parcourais les remparts de Villanow avec la tendre mère que j'ai perdue. Nous admirions ensemble cet astre brillant... je l'admirais aussi à l'armée une nuit que j'étais sorti de ma tente... je me plaisais à croire que les regards de ma mère s'y portaient en même temps que les miens, et je trouvais encore le bonheur loin d'elle!... Les rayons de la lune brillent du même éclat... mais les yeux de ma mère sont fermés dans le tombeau.

Villanow, répéta la comtesse avec surprise! N'était-ce pas le palais du brave palatin de Masovie?... Ah! Constantin, vous vous êtes trahi; je vois en vous le petit-fils du comte Sobieski.

Les souvenirs pénibles qui pesaient sur l'ame de Thadéus lui avaient fait

découvrir ce que son orgueil aurait voulu cacher à jamais.

Oui, madame, s'écria-t-il, incapable de déguiser la vérité, vous connaissez mon secret. Mais si vous avez quelque pitié pour moi, ne le laissez jamais échapper de vos lèvres. J'ai oublié en me livrant au souvenir de ma mère que je vous avais caché cette partie de mes malheurs.

Grand Dieu ! dit milady après un moment de silence, causé par l'admiration et la pitié, est-ce bien là le comte Sobieski, ce brave et généreux jeune homme dont tous les étrangers parlent avec exaltation !... Est-ce bien lui que je vois !

Mon pays n'est plus, dit Thadéus avec émotion. Je suis abandonné du monde entier, comme je l'ai été de la fortune ; je n'ai plus de devoirs à remplir sur la terre que ceux que l'amitié et l'honneur me prescrivent encore, et alors il me

sera indifférent de voir terminer mon existence.

Vous êtes encore trop jeune, cher Constantin (car je veux vous appeler toujours ainsi), pour désespérer d'un avenir plus heureux.

Ma chère lady Tinemouth, je ne me flatte point d'un tel espoir. Ce Dieu qui m'a donné pour un temps les liens les plus tendres, une mère, un aïeul, des amis, un rang, des honneurs, de la gloire, ce Dieu m'a donné la résignation et la force de survivre à la perte de tous ces biens, engloutis pour jamais dans le désastre de la Pologne.

Estimable jeune homme ! s'écria la comtesse en essuyant ses larmes, qui coulaient en abondance, quelle dignité dans votre malheur !... Non, lorsque tout Varsovie se leva pour remercier son libérateur, lorsque le roi vous reçut à bras ouverts en plein sénat, vous ne me parûtes pas si grand, si digne

d'admiration, que dans cet instant où vous vous soumettez avec tant de résignation aux décrets de l'Éternel. Ah ! lorsque miss Beaufort était assise auprès de vous, elle était bien loin de croire qu'elle parlait à ce héros qui avait tant excité son admiration !

Miss Beaufort ! reprit Thadéus avec un sentiment de bonheur inexprimable ; elle aurait entendu parler de Scobieski !...

Eh ! qui n'en a pas entendu parler !... Combien de soirées nous avons passées, lady Sommerset, miss Beaufort et moi, à déplorer la perte de votre malheureuse patrie.

Pendant que lady Tinemouth parlait, le cœur de Thadéus était agité d'émotions enivrantes ; mais se rappelant avec amertume l'ingratitude de Pembroke, et la cruelle possibilité d'être reconnu pour le fils de lord Tinemouth, il s'é-

cria : — Ah ! madame, je vous en conjure, cachez ce que je vous ai révélé !... l'amitié de miss Beaufort serait le bonheur pour moi !... mais je ne puis l'acheter aux dépens des sentiments qui tiennent à ma vie.

Comment, dit la comtesse étonnée, ne vous honorez-vous pas de votre nom et de tout ce qui le rappelle ? — Chère lady Tinemouth, reprit Thadéus avec l'accent de la reconnaissance, croyez à la justice de ma résolution. J'ai le courage de me soumettre avec résignation aux décrets de la Providence, mais je ne me sens pas celui de supporter la froide pitié de ces personnes qui, sous le voile de la commisération, me feraient sentir avec plus de force encore le poids de mes malheurs. D'ailleurs, il y a des êtres en Angleterre, qui sont tellement les objets de mon aversion, que j'aimerais mieux la mort que de penser qu'ils pourraient connaître que

j'existe près d'eux. Je vous conjure de garder mon secret.

Lady Tinemouth vit, par la véhémence de ses expressions, qu'elle devait céder; et sans hésiter, elle lui promit de garder le silence.

Le lendemain matin, pendant que Thadéus se rendait comme à l'ordinaire dans Harley street, ses pensées se reportaient sur la conversation de la veille; et ce fut une sorte de douceur pour lui de s'être fait connaître à lady Tinemouth, dont la bienveillance et la sincère amitié méritaient une entière confiance.

Miss Euphémie était seule dans la bibliothèque. Ma sœur, lui dit-elle d'un ton languissant, est montée à cheval, accompagnée par M. Lascelles.

Il avait à peine commencé la leçon, lorsqu'un violent coup de marteau à la porte de l'hôtel, annonça l'arrivée de miss Dundas. Elle entra bientôt, suivie

de son adorateur, et se jeta sur un sofa en se plaignant beaucoup de la chaleur, et de la fatigue qu'elle avait eue. Lascelles, constant approbateur de miss Dundas, se plaignit encore davantage. Euphémie et Thadéus éprouvaient une impatience extrême de toutes ces impertinences, mais dans des intentions bien différentes. Cependant la méchanceté de Lascelles n'était pas au bout. Il avait remarqué que Constantin regardait avec intérêt miss Beaufort, et dans son infatigable malice, il avait résolu de le tourmenter; alors tirant de sa poche l'ouvrage qu'il avait dérobé à celle-ci dans le salon : — Parbleu ! s'écria-t-il, voici la bourse de la belle miss Beaufort !

A cette vue, Thadéus tressaillit ; un trouble jusqu'alors inconnu s'empara de lui, et la leçon se ressentit de ses violentes distractions.

Lascelles, enchanté de l'effet trop sensible qu'avait produit cette petite mé-

chanceté, continua d'un air nonchalant : C'est une fille d'une bonté furieusement familière pour certaines gens, que miss Beaufort ! Cependant je crois au fond qu'il y a un peu d'affectation de sa part, car la petite personne est d'une fierté! Qu'en pensez-vous, miss Dundas? . . . et en disant ces mots l'impudent freluquet trempait le bout de la bourse dans un flacon d'odeur, et le respirait négligemment.

Pure grimace ! mon cher, dit en éclatant de rire miss Dundas. — Vous êtes trop bonne, miss ! dites donc manège de coquette. Heureusement qu'elle ne fait des dupes que dans les classes inférieures !

Outré de ces propos, Thadéus ferma le dictionnaire qui était devant lui avec une telle violence, que le brave Lascelles en trembla ; puis se levant, il allait se retirer lorsque miss Beaufort parut.

Un léger chapeau de paille blanc était placé sur ses beaux cheveux ; un voile de dentelle , doucement agité par le vent , laissait apercevoir à demi sa figure charmante , qu'un sourire enchanteur embellissait encore . S'approchant de Thadéus , qui s'était arrêté en la voyant , elle lui demanda des nouvelles de son ami .

Tout ce que la comtesse lui avait dit de l'idée que miss Beaufort s'était formée de lui comme comte de Sobieski , se mêlant dans sa pensée à l'indignation que lui avait causée la présomption de Lascelles , Constantin répondit avec la sensibilité de la reconnaissance , mais d'une voix très-altérée , aux attentions délicates de l'aimable miss . Il parlait encore , lorsque miss Beaufort apercevant sa jolie bourse dans les mains de l'amant de Diana : — Voyez , M. Constantin , dit-elle , combien la chose la plus précieuse peut-être dégradée!...

Cet ouvrage , destiné à lady Tinemouth, que vous avez tant de fois admiré, sert de mouchoir à M. Lascelles !

Vous le lui avez donné, miss Beaufort, répliqua vivement Diana, et certainement il peut s'en servir comme il lui plaît. — Si je l'avais donné, madame, je m'inquiéteraïs peu de son sort dans les mains de monsieur.

Miss Dundas, qui croyait devoir toute sa confiance à son adorateur, et d'ailleurs fâchée que Mary se mêlât en aucune manière dans les affaires de ses amours, lui dit d'un air piqué : M. Lascelles assure que vous le lui avez donné, et sûrement vous ne voulez pas insinuer qu'il a manqué de véracité.

Non pas insinuer, mais affirmer que dans cette occasion il vous en a tout-à-fait imposé.

Mon Dieu, mesdames, reprit Lascelles avec un air moqueur, quel bruit

vous faites!... vous allez interrompre monsieur.

M. Constantin, répondit Mary, en rougissant d'indignation, ne peut pas être interrompu par de pareilles sottises.

Là-dessus Thadéus se levant avec vivacité, salua son aimable protectrice, et allait se retirer, quand Euphémie le pria de lui montrer encore la page qu'elle devait étudier, et lui dit tout bas, pendant qu'il se penchait sur sa chaise : Ne faites point d'attention à ce que Lascelles dit ; il est jaloux de toutes les personnes qui l'emportent sur lui.

Thadéus, fâché que miss Beaufort eût pu l'entendre, articula quelques mots insignifiants, et saluant ces dames, se retira.

XVIII.

Thadéus ne put venir le lendemain donner ses leçons dans Harley street ; le général Buthou fut frappé de paralysie.

Lorsque le docteur Cavendish vit ce malheureux vieillard étendu sur son lit, sans mouvement, donnant à peine quelques signes d'existence, il jugea qu'il n'y avait plus de ressources. Thadéus, consterné de cet arrêt, demeura immobile, les yeux fixés sur les traits altérés de son ami ; ce que voyant, le bon docteur lui prit la main en lui disant : Reprenez vos esprits, monsieur. Dans l'état où est votre ami, la mort est le seul terme de ses souffrances,

et ce terme est arrivé. Probablement il restera encore quelques jours dans l'état d'insensibilité où vous le voyez, et il s'éteindra tranquillement.

Après avoir constitué garde du malade mistress Robson, le docteur fit quelques ordonnances, et se retira, témoignant beaucoup de sensibilité du ministère pénible dont le malheureux Constantin restait chargé.

Thadéus, accablé de douleur, n'eut plus d'autres pensées que celle qui se rapportait à l'être souffrant qui était devant lui. Incapable de supporter cette vue plus long-temps, il s'éloigna du lit, s'assit près d'une table, et, la tête appuyée dans ses mains, il passa ainsi toute la nuit, n'étant interrompu dans ses douloureuses méditations que par mistress Robson, qui de temps en temps entra avec précaution pour demander si on avait besoin d'elle.

Le lendemain, le docteur Cavendish

vint à neuf heures voir son malade ; Thadéus courut à lui avec un empressement mêlé d'inquiétude. — Il n'a pas été plus mal, monsieur ; puis-je espérer?...

Le docteur ne voulant pas qu'il se livrât à un espoir qu'il savait être vain, l'interrompit, en lui répétant le même jugement qu'il avait prononcé la veille sur la mort du général, dont il venait de tâter le pouls.

Pauvre Buthou ! s'écria Thadéus, lorsque le docteur fut sorti, ... et portant à ses lèvres la main glacée du général : — Pauvre Buthou ! répéta-t-il, je ne te quitterai point... je veillerai près de toi... toi, seul et précieux reste de ma malheureuse patrie !

Il écrivit à la hâte quelques lignes d'excuses à la comtesse, et à miss Dundas, alléguant pour raison de son absence le danger où était son ami.

Le lendemain matin, miss Beaufort ne voulant donner que le temps nécessaire à la société de lady Dundas, demanda sa voiture, et se fit conduire chez lady Tinemouth, qu'elle trouva seule et très-émue.

Je vous gêne peut-être en ce moment, dit Mary en voyant l'agitation de ses traits, et s'éloignant du siège qu'on lui offrait.

Non, ma chère miss Beaufort, répliqua la comtesse lorsqu'elles furent seules; je suis bien aise de vous voir: dans l'état où je suis, la solitude est effrayante. Tenez, parcourez cette lettre; elle vient de porter au cœur d'une mère le coup le plus cruel qu'elle puisse recevoir d'un fils. Lisez, et vous ne serez plus surprise de l'abattement dans lequel vous me voyez.

Mary prenant le papier, s'assied et lit ce qui suit :

A l'honorable comtesse de Tinemouth.

Madame ,

« Je suis chargé par le comte , mon père , de vous dire que si vous perdez toute considération pour vous-même , il a le droit de veiller à ce que la mère de son fils se fasse respecter.

Il a appris vos fréquentes entrevues dans Grosvenor square et dans d'autres maisons , avec un étranger obscur qui passe pour votre amant déclaré. Le comte a cru que c'était un faux rapport , jusqu'au moment où il vous a vue lui-même , il y a quatre jours , vous promenant à Hyde-Park avec ce même homme. C'est une conduite tellement blâmable , que si vous ne partez sans délai pour Craighall , en Cornouailles , ou pour Wolds , il emploiera les moyens les plus sévères pour empêcher le déshonneur de son nom. »

HARWOLD.

Ah ! que ferez-vous, demanda Mary, confondue de cet excès d'ingratitude et de cruauté?— J'obéirai à milord et à ses enfans , reprit la comtesse , en donnant un libre cours à ses larmes : ma dernière action sera une entière soumission à leurs volontés. Je ne puis vivre encore long-temps , et lorsque je ne serai plus , peut-être le comte sera-t-il satisfait !... Demain soir , je quitterai Londres.

Sitôt!... mais j'espère que vous n'irez pas en Cournouailles?... — Non, reprit milady : Craighall est trop près de Plymouth. Je me décide pour Wolds. Mais, hélas ! pourquoi faire un choix ! n'est-il pas indifférent dans quel lieu je dois mourir ? Partout , ne serai-je pas sans amis!...

Non , s'écria en sanglotant l'aimable Beaufort ; non , vous ne serez point sans amis !... emmenez-moi avec vous,

chère lady !... je vous réponds du consentement de mon tuteur.

Aimable Mary, répliqua la comtesse, essuyant ses yeux baignés de larmes, je vous remercie du fond de mon cœur ; mais je n'abuserai pas de votre générosité. Je ne donnerai point à un être si sensible la tâche pénible de partager tant de chagrins !... Combien la nature modifie différemment des qualités aussi aimables ! Ah ! si je voulais confier cette tâche funeste à quelqu'un, ce serait miss Égerton qui la supporterait le mieux. Bonne comme elle est, la gaieté de son caractère la garantit des impressions trop fortes que le chagrin de ses amis pourrait faire sur sa santé.

Que je serais à plaindre, interrompit vivement Mary, de croire que l'intérêt trop vif que je mettrais à servir mes amis fût positivement la raison qui me ferait rejeter d'eux, puisque c'est

seulement dans le malheur que l'amitié s'éprouve ! Ah ! milady, je vous en conjure, si miss Egerton ne vous accompagne pas, permettez - moi de vous suivre.....

Ils m'ont encore enlevé cette consolation, les cruels !..... On ne veut pas que miss Egerton reste avec moi plus long-temps. Vous n'avez pas vu toute l'étendue de mes peines, lisez le fatal *post scriptum* de lord Harwold. Il était ainsi conçu :

« N'importe où vous choisirez votre retraite, nous vous enjoignons absolument de rompre avec miss Egerton, que nous savons avoir contribué beaucoup à cette intrigue : mais si nous apprenons que vous persistez dans votre obstination, vous recevrez une lettre de moi et de ma sœur, qui vous marquera le mépris que vous inspirez à vos enfans. »

Et ces ordres funestes me sont trans-

mis par la main d'un fils que j'ai comblé de toute ma tendresse!... Ah! cruel enfant, tu as brisé le cœur de ta malheureuse mère, ajouta la comtesse en jetant autour d'elle des regards égarés!.... Et toi, ma fille, aussi..... serais-tu complice de cet ordre barbare!... Ah! que j'en doute encore!... ce serait pour moi le coup de la mort. J'ai pu supporter la perfidie, les traitemens cruels de mon époux!... mais l'oppression injuste de mes enfans!.... Oh! Mary... Mary....

Miss Beaufort avait jeté loin d'elle le fatal écrit. Elles étaient toutes deux plongées dans le silence de la douleur. Leurs sanglots se confondaient dans l'abîme des réflexions.

Cependant la comtesse imposant à la violence de son agitation : — Allons!... il me reste encore un pénible ministère à remplir... pardonnez, mon amie, si je vous quitte un instant ; il faut

que j'écrive à M. Constantin. Ah ! continua-t-elle avec l'accent de la plus profonde douleur, il faut bien que je lui apprenne qu'il a encore le malheur de mon absence à ajouter à ses autres peines.

La comtesse venait de cacheter son billet, lorsque Mary, entraînée par un mouvement dont elle n'était plus maîtresse, s'écria : Ah ! Constantin, qu'allez-vous devenir !... puis, avec un profond soupir, elle ajouta : Est-il possible, milady, que vous ne sachiez rien de la situation de cet intéressant et malheureux jeune homme ?...

En prononçant ces mots, sa contenance était agitée ; ses yeux inquiets cherchaient la réponse de la comtesse qui, absorbée dans une rêverie profonde, considérait la lettre qu'elle tenait à la main.

Enfin, regardant avec tendresse miss Beaufort, elle lui répondit : Je connais

ses malheurs; il les a confiés à mon honneur, à ma délicatesse. Son secret est sacré pour moi.

Je ne vous engage point à le révéler, reprit Mary d'une voix émue... je le plains, et j'admire le courage avec lequel il supporte ses infortunes.

Auriez-vous appris quelque chose du changement de sa fortune?... reprit la comtesse; et elle observait attentivement les progrès de l'altération qui se manifestait sur les traits de la sensible Mary.. Constantin vous a-t-il laissé soupçonner qu'il ait jamais été dans une position plus heureuse que celle où il se trouve maintenant?...

Mary ne répondit que par un signe négatif; l'altération de sa voix l'aurait trahie.

Mais lady Tinemouth connaissait trop le monde pour ne pas avoir pénétré la cause du trouble de miss Beaufort et de l'intérêt qu'elle mettait à ses ques-

tions. Alors prenant avec affection sa main dans les siennes, elle lui dit : Vos conjectures ne sont malheureusement que trop justes. Quoique je ne puisse vous dire le véritable nom de Constantin, ni les particularités de son histoire, qu'il suffise à votre cœur généreux de savoir que votre compassion et votre sensibilité ne peuvent être mieux employées qu'à gémir sur des malheurs qui devraient couvrir de gloire le front de ce jeune étranger.

Miss Beaufort ne pouvait plus douter que lady Tinemouth était éclairée sur ce qui se passait dans son cœur : son trouble était extrême; et pour dérober une partie de sa rougeur, elle s'était couverte le visage.

Ah! ma chère Mary, continua vivement la comtesse, exaltée par le souvenir des belles qualités du comte, ne rougissez pas de l'intérêt que vous prenez à Constantin!... il a souffert avec

fermeté et résignation tous les malheurs qui peuvent accabler à la fois une âme sensible et généreuse. Ah ! mon aimable amie, ajouta-t-elle en l'embrassant, lorsque vous entendrez parler des vertus d'un homme qui joint à des titres illustres une grande fortune, avant de lui donner votre estime, voyez si ses vertus sont à lui seul. Imaginez - le dépouillé de ses grandeurs, exposé à tous les orages de la vie; et si, ... comme Constantin, il s'élève du milieu des débris de sa fortune brillant d'un nouvel éclat, alors, ma jeune amie, ne balancez plus à la lui accorder. C'est la plus douce récompense pour la vertu malheureuse, et le plus bel apanage de la sensibilité des grandes ames.

A ces mots, Mary releva son visage inondé des larmes qu'elle répandait dans le sein de la comtesse, et joignant ses mains avec une angoisse déchi-

rante, elle la conjura de ne pas découvrir sa faiblesse... j'aimerais mieux mourir, ajouta-t-elle. Que penserait-il de ma délicatesse?... Qu'il croie seulement que je l'estime! Tant de femmes ont cherché à attirer son attention! il me rangerait dans cette classe; je ne pourrais supporter qu'il crût mon affection semblable à la leur.

L'impétuosité, et presque le désespoir avec lequel miss Beaufort avait prononcé ces paroles, perça l'ame de lady Tinemouth. Combien cet amour pur et délicat était différent de la passion insensée qui dominait la faible lady Sara!

Pourrai-je vous revoir demain, demanda Mary en remettant son châle?— Je crains bien que non, reprit la comtesse; mon départ sera très-prompt. Alors Mary se leva. Elle tremblait, et pouvait à peine se tenir debout. Lady Tinemouth, touchée de l'état où elle la

voyait, l'entoure de ses bras, et l'embrassant, lui dit : Adieu, chère miss Beaufort. Je prie le ciel d'exaucer tous les vœux d'un cœur aussi pur que le vôtre.

Comme la comtesse reconduisait miss Beaufort, celle-ci s'arrêta un instant, et jetant avec un tendre abandon ses bras d'ivoire autour du cou de lady Tinemouth, elle articula d'un son de voix à peine intelligible : Dites-moi seulement s'il aime Euphémie !...

S'il aime Euphémie ! reprit en souriant la comtesse, non. J'assurerais au contraire, d'après ce que j'ai observé dans ses discours, dans ses regards, que si jamais Constantin, dans sa position, osait aimer quelqu'un, ce serait à l'aimable Beaufort qu'il adresserait ses vœux.

Ces douces paroles valurent à la comtesse le baiser de reconnaissance, et de bien tendres adieux.

Mary arriva chez lady Dundas, tellement affectée de cette scène, qu'elle se retira immédiatement dans sa chambre, et pour ne pas paraître au salon, elle prétexta un mal de tête très-violent : les observations de la comtesse étaient une ample matière à réflexions.

Les suites de cet entretien n'occupaient pas moins la comtesse. Les dispositions de la lettre qu'elle adressait à Thadéus, devaient en éprouver quelques changemens : elle la déchira, et en écrivit une autre plus analogue à ce qui venait de se passer.

Depuis long-temps lady Tinemouth avait percé le voile dont miss Beaufort enveloppait ses sentimens. Des regards contraints, des soupirs étouffés avaient révélé à lady Tinemouth l'état du cœur de sa jeune amie; mais ses observations sur le comte n'avaient pas été aussi concluantes.

Mary, sans le savoir, avait mis en

Constantin tout le bonheur de son existence. Quant au comte, il eût bien voulu mettre à ses pieds la fortune qu'il avait perdue; mais n'ayant pas permis à son cœur de se livrer à une passion que, dans sa situation, il regardait comme l'excès de la folie, il était moins embarrassé en sa présence.

Il contemplait sa beauté, ses grâces, ses talens, ses vertus, avec une admiration qui allait presque à l'idolâtrie; et cependant il n'avait pas encore voulu s'avouer qu'il l'aimait, jusqu'au moment où il se demanda à lui-même la cause du chagrin qu'il avait éprouvé en voyant l'ouvrage de miss Beaufort dans les mains de Lascelles. Il reconnut qu'il était jaloux, et lorsque Lascelles s'était vanté d'être distingué par miss Beaufort, il avait senti à quel point il serait malheureux si elle devenait la femme d'un autre.

Confondu de trouver dans son cœur

une passion qu'il croyait étouffée par le poids de ses infortunes, Thadéus était rentré chez lui plus accablé qu'à l'ordinaire. Mais l'état désespéré du général, les soins assidus qu'il lui donnait, l'avaient distrait de ses tristes pensées, et tout occupé de ce religieux devoir, il était assis auprès du lit de son malade, lorsqu'on lui apporta cette lettre de la comtesse.

A Monsieur Constantin.

« Je ne sais pas, mon cher comte, s'il me sera jamais permis de vous voir encore dans ce monde. En perdant la tendresse de mes enfans, c'eût été pour moi une bien grande consolation de reporter sur vous toute l'affection d'une mère. Mais mon cruel époux, et mon fils plus cruel encore, jaloux de l'adoucissement que je trouvais à mes maux dans la société de quelques amis fidèles, me commandent de quitter Londres. Je me suis

fait un devoir d'obéir à leur ordre barbare, et je pars.

« Je suis très-affligée, mon cher fils (permettez à mon cœur de vous donner ce nom), de quitter Londres sans-vous voir. Écrivez-moi souvent; vos lettres me donneront le courage de remplir la tâche pénible qui m'est assignée.

« Vous trouverez renfermée dans cette lettre une chaîne d'or : portez-la par amitié pour moi. Elle m'a été donnée autrefois par miss Beaufort... Si je ne me trompe, ce présent en recevra un double prix à vos yeux; et cela doit être ainsi, car la sensibilité et la reconnaissance étant les vertus de votre cœur, vous saurez apprécier le généreux intérêt que Mary prend à votre sort. Il est impossible qu'elle ait plus d'estime pour le comte Sobieski, objet de son admiration depuis plus d'une année, qu'elle n'en accorde maintenant au malheureux Constantin.

« Combien toutes les affections de cette aimable fille sont nobles et délicates ! elle voulait m'accompagner dans ma solitude à Wolds, et j'avais d'abord refusé ses offres ; mais je suis forcée de les accepter : la société de miss Egerton m'est défendue.

« Je ne serai contente que lorsque j'aurai reçu de vos nouvelles. Donnez-m'en aussi du pauvre général. Quelles sont vos craintes ? quelles sont vos espérances ? Dans tous les cas, mon cher fils, regardez-moi comme votre mère : la vôtre ne vous aima pas avec une tendresse plus vraie que l'affectionnée. »

ADELIZA TINEMOUTH.

P. S. *Ecrivez-moi à Harwold-park-Wolds, Lincolnshire.*

Mille émotions diverses agitaient l'ame de Thadéus en lisant cette lettre. Le chagrin qu'il ressentait du départ

de lady Tinemouth augmentait encore l'horreur qu'il éprouvait de penser qu'il était fils d'un homme aussi barbare. Cependant le nom de miss Beaufort avait fait palpiter son cœur; il relut plusieurs fois les lignes qui l'assuraient de son estime.

Délicieux poison, s'écria-t-il, en pressant avec force ce papier sur ses lèvres! Si t'adorer, charmante fille, doit encore être ajouté à mes autres souffrances, je m'y sou mets. Ah! si je pouvais croire lady Tinemouth!... Si j'avais la certitude que miss Beaufort s'intéressât à mes malheurs!... ce serait assez pour... il n'acheva pas. L'idée qu'elle pût devenir la femme d'un autre le déchirait. Thadéus n'avait jamais éprouvé un tel sentiment. Mécontent de lui-même, il se préparait à répondre à lady Tinemouth, lorsqu'il s'aperçut que sa lettre était écrite depuis deux jours, et qu'on avait négligé

de la lui remettre plutôt. Son chagrin fut extrême... elle était donc partie... et Mary avec elle!...

Ah! combien je suis malheureux! s'écria-t-il, ... le même coup me ravit tout ce qui pouvait me rendre la vie supportable. En disant ces mots, il passait à son cou ce gage précieux de l'amitié, et il lui semblait qu'il réchauffait son cœur glacé par tant de peines.

L'état déplorable du général durait toujours; il ne donnait d'autre signe d'existence qu'une respiration pénible.

Thadéus ne l'avait pas quitté un instant, et avait cessé d'aller chez les miss Dundas, auxquelles il adressait tous les jours les excuses motivées de son absence. En réponse, il recevait de tendres billets d'Euphémie, qui était trop occupée de ses chers intérêts pour lui parler d'autres personnes que d'elle-même. Thadéus aurait bien désiré avoir des nouvelles de miss Beaufort; mais

plus il le désirait, plus il craignait de prononcer son nom.

Un soir il lisait à la lueur d'une lumière qui éclairait faiblement sa chambre, lorsque Nany, entra suivie d'une personne enveloppée d'un grand châle noir.

Une dame, monsieur, dit Nany, et elle sortit. L'inconnue se jeta sur un fauteuil; ses pleurs et ses sanglots annonçaient la plus vive agitation.

Le comte, alarmé, lui offrit tous les secours qui dépendaient de lui. Elle saisit la main qu'il lui tendait avec respect, et ses yeux étonnés reconnurent les traits de lady Sara Roos.

Grand Dieu!.... s'écria-t-il, en reculant de surprise!...

Ne me repoussez pas, dit-elle avec l'expression de la plus grande douleur; c'est de vous seul que dépend maintenant mon bonheur et mon existence.

Lady Sara, que dois-je penser de

cette émotion ? est-il arrivé quelque chose au capitaine Roos ?

A ces mots, elle frémit, et saisissant avec véhémence les mains du comte, elle s'écria : Il revient !... il est déjà à Portsmouth !... Ah ! Constantin, je ne suis pas encore assez dégradée pour être son épouse, tandis que mon cœur est tout à vous.

Thadéus recule d'étonnement. Alors elle se livre à tout l'excès du désespoir ; elle se jette à ses pieds. Vous me haïssez, vous me méprisez, cruel et barbare Constantin ! pouvez-vous repousser une femme qui vous adore, et qui n'a d'espoir qu'en vous ?

Thadéus sentant sa main mouillée par ses larmes, fixe ses yeux sur elle avec la plus grande agitation. Ses longs cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules et sur son front, et ajoutaient encore à l'expression d'égarement

et de douleur dont sa figure enchantée était altérée.

Au nom du ciel, lady Sara, relevez-vous! — Jamais ! s'écria-t-elle, en couvrant son visage de ses mains, jamais ! à moins que vous ne me promettiez de me protéger. Mon mari arrivé cette nuit ; j'ai quitté sa maison pour toujours. C'est vous, Constantin, continua-t-elle en étendant ses bras vers lui, c'est vous qui m'avez enlevé le repos, c'est pour vous que j'ai tout quitté!... m'abandonnerez-vous ?

Milady, je ne puis supporter de vous voir dans cette position : relevez-vous, je vous en conjure.

Dites seulement que vous me protégerez ; dites-moi que je trouverai ici un asile ; je vous bénirai à jamais.

Thadéus ne savait que répondre. Désolé de son imprudence, effrayé d'une passion à laquelle elle semblait décidée à tout sacrifier, il cherchait en vain à

la ramener à des idées plus calmes.

Il n'est que trop vrai, reprit Sara d'une voix étouffée, et en répandant un torrent de larmes, je ne dois accuser que moi de ma faiblesse et de mon malheur ! Pardonnez mon injustice, cher Constantin. Hélas ! tant de peines !... que n'ont-elles une autre source !... pourquoi viennent-elles toutes de moi seule !...

Eh bien ! milady, dit Thadéus en la voyant plus calme, laissez-moi vous conjurer de rentrer dans votre maison.

Ne me le demandez pas !... Ah ! Constantin, si vous saviez ce qu'il en coûte pour recevoir avec le sourire de la tendresse celui qu'on hait... J'abhorre le capitaine Roos : puis-je lui tendre les bras lorsque mon cœur le repousse?... Puis-je le féliciter de son retour quand je voudrais ne le revoir jamais?....

Le comte frémit, et retira sa main qu'elle retenait avec force.

Malheureuse créature que je suis ! s'écria-t-elle avec véhémence ; je suis dédaignée par celui que j'adore , et je hais celui dont je suis aimée. Ah ! Constantin , délivrez-moi du fardeau de mon existence , plutôt que de me traiter ainsi !

Lady Sara , répliqua le comte en s'asseyant auprès d'elle , que voulez-vous que je fasse ? je n'ai point de mère , de sœur ni d'amis pour vous recevoir. Vous voyez à quel point je suis malheureux moi-même. Je ne suis plus qu'un infortuné. Songez à votre réputation.

Ne parlez pas de ma réputation , cruel Constantin ; vous ne voulez pas me comprendre. Je ne veux ni richesses , ni amis ; je ne veux que vous. Que j'habite sous le même toit ; que je sois dans vos bras , et la plus affreuse misère sera pour moi le bonheur suprême !

Thadéus sentit ses yeux se couvrir

d'un nuage. Tant de beautés, tant de grâces, un amour si désintéressé, étouffèrent pour un moment tout autre sentiment dans son ame. Mais reprenant bientôt son empire sur lui-même, il s'arracha de ces bras charmans qui l'entouraient. Par pitié, s'écria-t-il, dans la plus grande agitation, par pitié, laissez-moi !

Mon cher Constantin, reprit Sara, s'apercevant du trouble où elle l'avait jeté, mon cher Constantin, ne m'abandonnez pas, et elle embrassait ses genoux avec violence.

Trop sensible et dangereuse femme, que me demandez-vous ? Voulez-vous m'arracher la tranquillité d'une conscience pure, le seul bien qui puisse maintenant me rendre la vie supportable ?

L'égarement était dans tous ses traits. En prononçant ces mots, il s'élança dans la chambre du général. Lady Sara

le suit, croyant bien que son amant était le seul être qu'elle pût y rencontrer ; elle allait encore le presser dans ses bras supplians... lorsque ses yeux furent frappés de la figure livide d'un homme prêt à mourir. Elle met sa main sur ses yeux, jette un cri, et tombe sans sentiment sur le plancher.

Thadéus comprit aussitôt la cause de son effroi, et résolut d'en profiter pour la ramener chez elle. Il appelle Nany, lui dit de faire avancer une voiture, et revenant auprès de lady Sara, il la reporte dans la première chambre.

Enfin, rappelée à la vie, elle ouvre les yeux, soulève sa tête, et regarde autour d'elle, et apercevant la porte de la chambre du général encore ouverte, elle saisit le bras de Thadéus : Oh ! par grâce, dit-elle d'une voix tremblante, éloignez-moi d'ici !

En ce moment la voiture étant arrivée, le comte se lève, et essaie de guider

les pas tremblans de Sara ; mais voyant qu'elle ne peut se soutenir, il prie Nany de veiller le général, et prenant Sara dans ses bras, il la porte jusque dans la voiture, où il se place à côté d'elle.

Alors Sara prenant la main du comte, et la baignant de larmes : — Où me conduisez-vous ?... — Dans votre maison, ma chère lady Sara. C'est là seulement que vous pouvez retrouver l'innocence et la paix.

Je ne pourrai jamais soutenir les regards du capitaine ; il lira mon crime sur mon front. . . Oh ! Constantin, ayez pitié de moi ! Malheureuse que je suis ! continua-t-elle en redoublant ses sanglots : il m'est affreux de vivre avec lui ! par grâce, ne me conduisez pas chez moi !

Le comte prit ses mains dans les siennes. Réfléchissez un moment, lady Sara ; songez que je me rendrais indigne de votre estime, si je me condui-

sais comme un homme sans honneur : je mériterais de devenir l'objet de votre haine et de votre mépris.

Lady Sara fondait en larmes ; elle ne pouvait s'exprimer que par ses soupirs : la voiture s'arrêta place Saint-James.

Venez avec moi, furent les seuls mots qu'elle put prononcer. Alors couvrant son visage de son voile, elle prit le bras de Thadéus pour descendre de la voiture.

Le capitaine Roos n'était point arrivé. Thadéus la conduisit dans son appartement. Il allait la quitter, lorsque le saisissant d'une main, tandis que de l'autre elle couvrait son visage, elle s'écria en sanglotant : Constantin, avant que vous vous éloigniez, avant que nous nous séparions.... peut-être pour jamais, dites-moi que vous ne me haïssez pas. . . dites-le-moi, répéta-t-elle avec un un accent plus ferme ; j'ai be-

soin de cette consolation pour me défendre de mon propre mépris.

Cessez, madame, cessez de vous livrer à cette exaltation. La honte n'est pas dans les passions; elle est seulement dans la faiblesse de s'y abandonner quand l'honneur le défend. Lady Sara, je vous respecterai, je vous aimerai toujours comme ma plus chère amie.

Noble et généreux Constantin, dit-elle en prenant sa main, et l'arrosant de ses larmes, je ne puis vous demander rien de plus. Le ciel puisse-t-il toujours vous bénir !

Thadéus mit un genou en terre, baisa sa main avec la plus respectueuse affection, et se retira sans proférer une parole.

FIN DU SECOND VOLUME.